

Archives et mémoires somatiques de l'âme

DR. JACQUES MABIT

Médecin, fondateur du Centre Takiwasi

Transcription littéraire, revue et corrigée, de la Conférence donnée par le Dr. Jacques Mabit à Savoir Psy, Paris, 11 Septembre 2002.

CopyrightDepotcom n° 00034412 du 05-05-2003.

Présentation du Dr. Pierre Coret

En tant que président d'Idée Psy, je suis très heureux et très fier d'accueillir ce soir mon collègue et ami le docteur Jacques Mabit qui dirige un centre de désintoxication pour toxicomanes à Tarapoto au Pérou. Il est vrai que son intervention tombe à une date très particulière, la date d'une commémoration dont on nous rebat un petit peu trop les oreilles.

Son intervention tombe à point nommé dans la mesure où on voit que quand un groupe humain se coupe de ses racines, il se coupe aussi de tous les apports de ses ancêtres et il peut ainsi être conduit aux pires extrémismes.

Le docteur Mabit va nous entretenir ce soir de son expérience par rapport aux médecines traditionnelles de Haute Amazonie péruvienne et de toute la richesse que la tradition et l'évolution de ces médecines anciennes peuvent aujourd'hui nous apporter. Il nous offrira sans doute quelques réponses à cette quête de sens qui est tellement forte dans nos pays occidentaux et qui me semble absolument passionnante. Donc je le remercie beaucoup.

Je suis très heureux que Jacques soit parmi nous aujourd'hui aussi pour une autre raison.

C'est qu'il a été l'objet de diffamations absolument honteuses dans les médias il n'y a pas si longtemps et nous aurons peut-être l'occasion dans les questions finales de remettre un peu les horloges à l'heure par rapport à tout ce qui a pu être dit concernant ses pratiques au Pérou.

S'il est vraiment quelqu'un dont je puis me porter garant au niveau du travail professionnel, au niveau de l'éthique et au niveau de l'intégrité c'est bien mon ami Jacques Mabit.

Je lui donne la parole.

Conférence de Jacques Mabit

Qui je suis et d'où je parle ?

Bonsoir à tous, à ceux qui sont connus et aux inconnus. Je remercie aussi pour l'invitation qui m'a été faite et pour l'occasion qui m'est donnée de m'exprimer en public sur un thème qui n'est pas très facile à aborder.

Je me propose d'échanger avec vous d'abord sur mon expérience plus que sur une théorie ou sur une démarche qui prendrait la forme d'un discours scientifique avec ses prétentions à l'objectivité.

Je voudrais partir de ce que j'ai vécu personnellement, de ce que j'ai vu vivre autour de moi au travers de mon expérience depuis seize ans en Haute Amazonie péruvienne.

J'ose ici une espèce de revendication de la subjectivité comme voie de connaissance.

Une voie de connaissance qui nous permet, aussi bien que la voie objective classique, rationnelle que nous



connaissions dans le monde occidental, d'acquérir des certitudes, de construire des savoirs et d'aboutir à des pratiques et des applications très concrètes.

Je n'ai pas un discours arrêté sur tous ces sujets-là, c'est une pensée qui est en cours, qui évolue, qui témoigne.

Mes expériences en relation aux médecines traditionnelles amazoniennes sont peut-être un peu plus fréquentes que pour la moyenne des gens qui sont ici.

Donc je me situe dans ce cadre-là qui est celui que je connais le mieux. Bien sûr il y a des ponts et des jonctions qui peuvent s'établir avec des pratiques traditionnelles d'autres régions du monde.

J'ai eu l'occasion d'aller en Afrique et en Asie et de voir qu'effectivement, il y avait beaucoup de connexions possibles mais je vais m'en tenir à ce qui est mon territoire, si j'ose dire ainsi, c'est-à-dire celui de la pratique des médecines traditionnelles en Haute Amazonie péruvienne.

Ces pratiques ont concerné également des patients toxicomanes mais aussi beaucoup de visiteurs occidentaux en quête de sens à différents niveaux, comme le disait Pierre Coret il y a un instant.

Ils viennent nous visiter de plus en plus fréquemment pour faire un travail dit "d'évolution personnelle".

Il y a aussi des visiteurs péruviens et des occidentaux, des chercheurs, des amis que l'on reçoit.

Cela représente donc une palette de personnes qui sont très diverses, de cultures différentes, de langues différentes, d'âge différent.

Ce qui nous permet finalement d'avoir une espèce de petit panorama humain, un microcosme assez représentatif de l'humanité.

2. Cadre de discussion.

Je vais, au risque d'être un peu caricatural, parce que sur un temps très court c'est assez difficile d'entrer dans les détails, être un petit peu dualiste et mettre face-à-face « l'homme traditionnel », qui serait l'homme des traditions, le guérisseur, celui qui vient des traditions culturelles, des traditions ancestrales et « l'homme moderne » que nous sommes, l'homme occidental.

Vous m'excuserez d'être un peu schématique au niveau de cette représentation « homme moderne versus homme traditionnel ».

Par ce parallèle, j'essaierai de faire comprendre ou de faire voir que l'homme occidental casse un certain nombre de schémas par rapport aux traditions dans leur grande diversité, « la » tradition en général.

Il y a une rupture fondamentale qui opère quand on passe dans le champ du monde occidental.

Une des ruptures fondamentales, et Pierre le disait également, est la rupture avec les racines, avec le sens..

A travers cette approche, puisque le thème des conférences cette année est « Corps et Âme », nous essaierons de voir comment le concept du corps, précisément, qui pose en même temps celui de l'âme par définition, comment ce concept du corps évolue quand il transite du monde traditionnel vers le monde occidental.

Cette évolution du concept du corps qui n'est pas seulement d'ailleurs un concept embrasse aussi une pratique dès qu'on parle des médecines traditionnelles.

Nous verrons comment ce concept et ces pratiques peuvent nous fournir un certain nombre d'indications, d'éléments utiles pour répondre aux questions dont nous sommes porteurs actuellement comme occidentaux.

Donc que je serai axé forcément sur ce que le monde traditionnel peut apporter à l'homme moderne.

Mais je tiens à dire dès le départ que je n'ai aucune idéalisation des mondes traditionnels, des cultures traditionnelles pour lesquelles j'ai cependant un grand respect puisque je vis, je me nourris de ces cultures.

Loin de moi l'idée de faire une espèce d'apologie des cultures traditionnelles comme étant le retour absolu vers lequel nous devons aller en oubliant notre monde occidental.

Le monde occidental offre des apports tout à fait intéressantes et extraordinaires qui peuvent enrichir à leur tour le monde traditionnel. Mais je suis dans une assemblée qui est à Paris, une des capitales du monde

occidental, et je parlerai davantage de ce que nous pouvons tirer ou apprendre de cet apport traditionnel. C'est un thème extrêmement vaste de parler du corps mais je le limiterai dans le cadre que je viens de définir.

3. Ce qui constitue le patrimoine universel.

La première chose que je crois importante de désigner, c'est ce qui nous unit au sein de la multiplicité humaine. Et il y a une évidence de base: notre patrimoine à tous, c'est notre corps.

Nous avons tous un corps "humain", c'est ce qui fait notre humanité et c'est ce qui nous définit.

Que nous soyons aborigènes ou nés à Paris, nous avons exactement le même capital à la naissance et également à la mort: notre corps.

C'est notre corps qui définit ici notre existence dans cette incarnation. Par définition l'incarnation signifie et suppose l'existence du corps.

C'est une chose importante et fondamentale qui paraît une banalité.

La seule chose que nous ayons en commun, je crois que personne de l'assemblée n'en doute, c'est l'existence d'un corps physique -- au moins physique, nous verrons ensuite s'il y a d'autres corps -- un corps physique qui est notre capital universel comme race humaine, qui est un capital unique à chacun de nous, qu'il est impossible de nous retirer, qui est permanent et stable et qui se retrouve quelles que soient les cultures, quels que soient les âges de l'existence humaine. Donc quand on parle de notre vie, on parle d'abord de notre corps et de ce que nous allons faire à travers ou avec ce corps.

La réalisation de notre humanité, inévitablement, d'où que nous venions, passe par le support qui est notre corps. Qu'est-ce que nous allons faire de ce corps pendant notre vie, notre existence terrestre?

Qu'est-ce que nous allons en faire pour nous réaliser ? Voilà une question évidemment très ancienne et qui est pourtant toujours très actuelle.

Notre corps est le lieu de notre réalisation potentielle, l'instrument essentiel sur lequel on peut s'appuyer pour trouver sa propre finalité.

C'est aussi l'instrument essentiel que l'on utilise pour communiquer, pour être, pour nous situer.

Donc c'est le lieu de notre ubication, de notre localisation dans le temps et dans l'espace.

Ce corps va définir notre statut au sein des collectivités humaines.

Le statut social va évoluer dans toutes les collectivités d'abord à partir du statut du corps.

La naissance constitue le premier statut visible après l'incarnation ou la conception et après la gestation qui est une manifestation semi-visible.

Lors de l'adolescence vous pouvez mettre en perspective tous les rites de passage de toutes les traditions: le changement physiologique et l'apparition de la génitalité, de la vie sexuelle.

Puis viens ensuite le fait d'avoir des enfants, d'être père ou mère.

Puis le fait de vieillir, la ménopause.

Et la maladie qui installe aussi un autre statut. Enfin la mort qui représente le statut ultime puisque le corps comme cadavre a droit aussi à des traitements rituels spécifiques.

Le corps va définir ainsi des statuts de notre humanité différents au cours de notre histoire individuelle. Cela on va le retrouver dans toutes les traditions, même dans le monde occidental.

Le corps est très important pour marquer le rythme et l'évolution de notre être, notre présence dans ce monde.

Ce n'est pas pareil d'avoir dix ans ou d'avoir soixante-dix ans.

Cette constatation de base s'impose : le corps est important pour tout le monde et dans toutes les cultures.

C'est la seule chose dont nous sommes sûrs d'avoir l'entière possession.

De tout le reste on peut douter. C'est notre certitude d'être et c'est aussi notre certitude de disparaître.

La seule certitude que nous partageons tous, qui que nous soyons, c'est la mort, la désintégration du corps.

Et cela représente à la fois notre plus grande incertitude puisqu'on ne sait ni quand, ni comment, ni où nous mourrons ni ce qu'il y aura après.

Donc notre soma constitue en lui-même le lieu de grandes contradictions: c'est le lieu de notre existence physique et c'est le lieu des grandes interrogations métaphysiques.

C'est sur le corps que nous allons nous appuyer pour élaborer notre réflexion sur notre être ici-et-maintenant, celui de notre évidente existence, et puis sur le supposé "être-avant" et l'hypothétique "être-après" qui introduisent les grands questionnements métaphysiques.

4. Mutation des horizons culturels.

Je voudrais vous présenter maintenant ma vision personnelle, évidemment très critiquable, sur les contextes culturels correspondants à l'homme moderne et à l'homme traditionnel.

Comment peut-on différencier de manière assez simple les mondes traditionnels, je vais dire le monde traditionnel pour simplifier, et le monde occidental ?

4-1 Le monde traditionnel

Une des choses que je crois essentielles de signaler au départ, c'est l'existence dans les cultures traditionnelles de communautés limitées numériquement : des groupes ethniques, des clans, des familles où l'identification de l'individu se fait à l'échelle de ce groupe clairement délimité.

J'appartiens à la tribu A où j'appartiens à la tribu B. Je me réfère ici aux structures sociales qui précèdent directement notre monde occidental.

Nous pourrions remonter beaucoup plus un arrière mais je vais m'en tenir à cette période antérieure pour ne pas compliquer les choses. Les relations de ces groupes de nature tribale, clanique ou familiale s'exercent en termes de réciprocité.

C'est-à-dire que si on nous fait la guerre pour kidnapper les femmes de notre tribu, nous sommes tenus d'organiser de notre côté un raid pour kidnapper les femmes de l'autre tribu : c'est juste et donc on est quitte, la réciprocité rétablit l'équilibre.

La réciprocité s'établit également envers la nature. Si on va chasser, il faut au préalable payer un tribut au gibier afin de pouvoir rétablir l'équilibre.

Si on fait un cadeau, il faut également tenir compte de cette réciprocité qui demeure toujours valable à l'heure actuelle. Dans un groupe ethnique amazonien encore traditionnel, si vous faites un cadeau important à une personnalité de la tribu, vous avez intérêt à faire un cadeau qui ne soit pas trop important de façon à ce que cette personne puisse vous faire un cadeau de la même valeur, vous rendre la pareille.

Si vous faites un cadeau beaucoup trop important à un dignitaire, à une personnalité d'une tribu, et qu'il ne peut pas vous rendre la pareille parce qu'il n'a pas la richesse équivalente, vous êtes en train de l'insulter, vous êtes en train de l'humilier parce que vous empêchez la réciprocité et donc le juste équilibre des relations.

Toute relation va se traiter en termes de réciprocité: moi et l'autre, moi et le groupe, moi et le monde extérieur, moi et la nature visible et invisible.

Reprenons le schéma de la tribu A et de la tribu B. Le sujet "A" peut posséder dans sa personnalité des aspects violents ou agressifs comme nous en avons tous et ceux-ci peuvent être projetés sur les sujets de la tribu B.

Si je suis le guérisseur de la tribu A, et que je traite des membres de ma communauté je suis en train de faire le bien et quand je vais utiliser la sorcellerie contre les membres de la communauté B, et en particulier contre le guérisseur ou chaman d'en-face, je fais aussi le bien parce que mon cadre de référence c'est ma communauté.

Ce faisant, en effet, je la protège. Donc je peux projeter le “mal” à l'extérieur pour le dire d'une manière un peu simpliste: et c'est bien, c'est normal puisque de toute façon l'autre en face, réciproquement, va faire la même chose.

On raisonne toujours là en termes de réciprocité.

Et s'introduit à ce niveau la notion de projection qui déjà crée le supposé de la distanciation.

En effet, pour qu'il y ait projection il faut qu'il y ait deux, moi et l'autre, donc doit préexister une séparativité minimale. Le phénomène de la projection est un phénomène très important pour comprendre la relation de moi avec l'autre ou l'Autre, le Tout-Autre.

La psychothérapie use de ce terme de projection dans les relations inconscientes interpersonnelles au niveau psycho-affectif.

Mais il existe un premier degré de projection, plus “primitif”, qui serait celui de la “projection intentionnelle du mal”. Par exemple, dans les tribus amazoniennes, on va projeter sur l'adversaire ce qu'on appelle un *virote*, c'est-à-dire un dard magique.

Le chaman, reprenant le modèle de l'envoi de fléchettes empoisonnées par la sarbacane au cours de la chasse, projette sur le chaman ennemi, sur un plan dématérialisé et aux moyens de ses pratiques rituelles, une fléchette invisible.

Il a les moyens techniques de projeter le mal.

Vous remarquerez d'ailleurs, et c'est une double analogie sémantique, du sens et du son, que dans notre monde occidental nous possédons aussi un mode de projection à l'envers, de l'Autre vers nous, je veux parler du *virus*. Virote-virus.

Si un sujet occidental est malade c'est parce que la nature a projeté, introduit en lui un projectile qui n'a pas à être là et qui est la source de son mal.

En fait, lorsque que nous raisonnons en termes d'alopathie, nous sommes assez proches de la pensée dite magique.

La notion primitive ou première de bien ou de mal nous habite encore d'une manière assez spectaculaire.

La projection au sens classique psychologique consiste à prêter inconsciemment à l'autre nos propres qualités ou nos propres défauts, nos désirs et nos rejets, nos espoirs et nos peurs.

Ce phénomène peut jouer aussi dans les relations de nos groupes d'identification politiques, sociaux, religieux, professionnels, etc.

Cette relation projective envers l'autre que je situe par simplification dans le monde tribal traditionnel, le déborde de toute évidence.

Il est ainsi assez facile de reconnaître dans notre monde occidental la persistance ou recréation d'un certain nombre de « tribus ».

S'il existe des communistes, il y a forcément la tribu des anticommunistes; face à la tribu ecclésiastique se plante la tribu anti-cléricale...on a recréé et on recrée constamment des tribus.

Actuellement, face au processus de globalisation, standardisation et indifférenciation collective de l'être occidental, a surgi ce phénomène que certains sociologues appellent la néo-tribalisation.

Dans les banlieues des grandes villes en particulier se créent des groupes quasi ethniques où se restaure la notion de grade ou hiérarchie, celle d'initiation -ces pseudo-initiations consistent en général à aller casser une cabine téléphonique ou tendre un traquenard aux pompiers ou des choses de ce style là -, les codes d'initiés (tatouages, verlan, etc.).

On peut y voir des tentatives de restauration d'une identité au moyen de l'identification au groupe.

Au sein d'unités humaines plus petites, l'accès à la différenciation est plus évident que dans la dilution massifiée du monde occidental.

Nous présentons ici un monde tribal idéalisé où l'horizon psychique collectif, l'horizon culturel serait celui du mythe de la justice.

La loi du Talion, “oeil pour oeil, dent pour dent” caractérise le monde juif qui est aussi originellement un

monde tribal. Le rétablissement permanent de la justice, de la justesse et de l'équilibre, passe par une réciprocité qui doit s'établir entre les tribus et aussi entre la tribu et le monde extérieur, la nature, et le Tout-Autre, le divin.

Le plus haut concept du sens de la vie, le mythe fondateur et d'aboutissement est celui de la Justice et son plus haut représentant le Juste.

On se doit d'être juste avec soi-même, avec les autres, et avec le monde. L'injustice est le mal suprême et génère le déséquilibre et le chaos, individuel, collectif et cosmique. Le maintien de la justice permet le bon fonctionnement de l'univers et assure la pérennité de la Vie.

4-2 Le monde occidental

Dans le monde occidental, encore une fois de manière un petit peu simpliste, l'horizon culturel idéal ne s'instaure plus sur le mythe de la Justice mais sur celui de l'Amour.

Un idéal bien sûr, un horizon jamais atteint, comme tout horizon.

Idéalement, nous sommes tous frères et nous ne pouvons plus dire: il y a un autre que je hais.

Les différences ne peuvent plus servir comme critère de discrimination.

Plus de méchant noir et de bon blanc, plus d'homme fort et de femme faible...

Adieu discrimination sexuelle, raciale, culturelle...

Nous devons tous nous aimer et quand nous ne nous aimons pas, il nous reste quelquepart un peu de mauvaise conscience.

Nous savons bien que ce n'est pas bien, que ce n'est pas correct par rapport au modèle, à l'idéal qui est celui de l'amour.

Dans l'amour, je ne peux plus projeter à l'extérieur puisque tout homme est mon frère.

Or, cela pose problème parce que l'agressivité, la violence, la douleur, la peur sont néanmoins présentes et actives. Qu'en faire? Cette ombre, pour parler en termes junguiens, qu'en faire ? Comment la gérer ? Quand on passe de la tribu à la fraternité idéale occidentale, on se découvre comme étant porteur de son ombre propre.

C'est-à-dire que notre ennemi est devenu intérieur. On ne peut l'évacuer ou l'esquiver facilement en utilisant le mécanisme interdit de la projection vers l'autre.

Notre ennemi n'est plus extérieur, le mal n'est pas en lui mais en moi. Là commence la découverte de notre univers intérieur.

Nous avons tous plus ou moins cette conscience que pour résoudre nos problèmes, nous devons nous attaquer à nous-mêmes et non aux autres.

Que l'autre ne peut m'affecter que parce que j'entre en résonance avec son propre "mal".

Tout travail sur soi débute par la prise de conscience de cet autre en nous-mêmes où le phénomène projectif se complique du fait que la séparativité ne s'exerce plus avec un autre extérieur mais un autre intérieur, invisible bien que très présent.

Cette relation entre fusion et séparation est évidemment difficile à gérer : dans le meilleur des cas on a tous notre petite névrose; dans le pire des cas on peut vraiment arriver à une dissociation et aux phénomènes psychotiques.

La formule psychotique consiste à inventer un tout-autre à l'intérieur de soi mais totalement différencié, séparé, autonome.

Cela justifie (encore la justice) le droit de se battre avec cet ennemi et de lui prêter toute la négativité qu'on refuse de s'attribuer à soi-même.

Le processus de l'amour, qui doit aboutir à la réunification de l'être, peut sous sa forme dégradée dégénérer en désunion, en dissociation.

Au sein du contexte culturel qui est le nôtre, l'horizon idéalisé de l'amour nous pénètre tous, même si nous

ne sommes pas croyants, même si nous pensons échapper largement aux influences du paradigme occidental.

Ne pouvant plus projeter, on est obligé de se trouver soi-même.

Quelque part c'est la source de la psychothérapie et de tout ce qui touche à l'évolution personnelle et au travail sur soi.

Donc on distingue historiquement une transition de l'horizon de la Justice vers celui de l'Amour. C'est sans doute ce qui articule l'ancien et le nouveau testament et génère notre pensée si généralement qualifiée de judéo-chrétienne.

Au cours de cette translation, le statut du corps va aussi se positionner de manière différente.

Le bien individuel, dans le contexte traditionnel doit participer d'un bien collectif simplement au niveau de l'unité qu'est la tribu, le clan, le groupe ethnique.

Dans notre monde de globalisation, ce bien individuel doit coïncider idéalement avec les grandes valeurs universelles. Le mal devient alors le phénomène projectif lui-même qui crée une séparativité d'avec l'autre et donc s'oppose aux principes de l'universalisation des valeurs.

Ce jeu projectif peut aussi s'instaurer au niveau collectif avec la retribalisation culturelle moderne.

La tentation est en effet très forte d'esquiver la visualisation de l'ombre collective et de parler à propos de l'autre « tribu » culturelle de « l'axe du mal ».

En d'autres termes nous sommes les bons et eux sont les méchants. C'est un discours qui doit vous rappeler certains événements que nous commémorons aujourd'hui.

A propos de la transition des horizons culturels, du passage de la Justice à l'Amour, j'aimerais évoquer une image biblique qui me plaît beaucoup et que je me permets de vous soumettre.

Il s'agit du fameux jugement de Salomon qui illustre le passage de la pensée d'origine tribale, vu le contexte juif où elle se déroule, vers celle la pensée universelle.

En somme, c'est le passage du Juste au Sage.

Vous connaissez le jugement de Salomon : deux femmes réclament à Salomon la même enfant comme leur propre fils. Salomon doit "rendre justice" et décider que faire de cet enfant, à quelle femme appartient-il.

Il se conduit initialement et apparemment selon la stricte justice en dictant comme sentence de couper l'enfant en deux et de remettre une moitié à chaque plaignante.

C'est juste au sens étroit du terme, la justice au sens absolu, collée au principe.

Quand Salomon prononce ce jugement, la vraie mère renonce à ses droits et accepte que son enfant soit remis à l'autre femme afin de lui éviter la mort.

C'est-à-dire qu'elle accepte une parfaite injustice. Il est en effet injuste qu'elle perde son enfant alors qu'elle est la vraie mère.

Mais elle accepte cette injustice au nom de l'amour. Et là, le jugement de Salomon recèle un très haut symbolisme car il reconnaît la transcendance de la notion d'amour sur celle de justice.

Salomon n'est plus simplement un Juste mais un Sage : sa proposition de couper l'enfant en deux cache en fait sa foi dans le dépassement de la justice par l'amour.

Il sait d'avance que la vraie mère va se déclarer par son renoncement. Et alors il réhabilite la vraie mère et lui rend son enfant. Il s'appuie sur l'amour afin de rétablir la justice.

Au moment du dénouement, l'amour n'aboutit pas à l'injustice. L'amour n'annule pas la justice mais l'englobe, la transcende, la respecte pleinement au bout du compte.

Mais une phase transitoire peut avoir les apparences de l'injustice, selon les concepts traditionnels du juste.

On peut anticiper que ce même schéma de transition de la Justice à l'Amour pourra nous guider à l'époque où nous vivons. Ne sommes-nous pas en effet dans une nouvelle transition de l'Amour comme horizon culturel vers un autre horizon culturel qui serait celui de la Liberté?

Il me semble que c'est le nouvel horizon collectif qui est en train de se dessiner. On peut deviner que dans ce passage de l'amour du sage vers la liberté de l'homme libre, il peut y avoir apparemment dans la transition des manquements à l'amour.

Des "désamours", j'oserais dire. Mais ce n'est qu'apparence, car si l'amour est dépassé par la liberté, dans cette transcendance, la liberté restituera finalement pleinement l'amour et lui donnera pleine vigueur.

On peut déjà entrevoir quelques éléments de la liberté qui vient et s'annonce.

On reconnaîtra la vraie liberté à ce qu'elle inclura inévitablement le retour à l'amour plein et la justice parfaite, elle ne pourra les contredire dans leur essence.

Tous ces éléments sont présents dans ce retour de l'enfant prodigue. Le retour du fils perdu et retrouvé est l'histoire de notre propre éloignement et du retour possible à la source de vie.

Nous nous sommes éloignés des origines : nous disions au départ que nous avons coupé nos racines. Notre filiation s'est perdue et nous nous sommes égarés.

Une véritable évolution, le pas décisif en avant vers la liberté réalisant à la fois l'amour et la justice sans les éliminer ni les contredire, implique le retour vers le Père, vers la paternité qui nous crée et nous engendre, vers nos racines fondatrices.

Dans l'époque confuse où nous vivons, on insiste beaucoup sur les valeurs féminines et la Terre-Mère mais à mon avis je pense que c'e sont d'abord les valeurs de l'authentique masculinité, le père de bienveillance que nous devons prioriser et vers lequel nous retourner en première instance.

5. Le moi et le corps

Je souhaite vous proposer maintenant quelques considérations sur la vision du corps et le concept de corporéité. Je partage avec vous ma propre opinion et bien sûr elle est critiquable comme tout le reste. Comment dans ma vision personnelle, des gens de traditions que j'ai connus, des groupes indigènes, des indiens, des guérisseurs visualisent-ils le corps en comparaison avec l'approche de l'homme occidental ?

J'ai eu un rêve qui m'a facilité les choses. Je voyais l'homme occidental symbolisé avec un chapeau et l'homme traditionnel avec ses plumes.

L'homme occidental possédait un serpent lové au niveau de la tête, du cerveau.

L'indien avait un serpent lové au niveau du bas-ventre.

C'est-à-dire que les potentialités négatives et positives de la puissance symbolique du serpent étaient localisés de façon opposée entre l'occidental et l'indien.

L'occidental a son serpent dans la tête, c'est là qu'il détient son pouvoir, positif ou négatif évidemment.

L'histoire de l'occident est celle de grands philosophes, de grands penseurs. Le pouvoir de la rationalité, de l'intellect a été énormément développé dans notre société mais également sur le versant du trop-mental négatif et destructeur. L'indien, lui, a le serpent lové au niveau du bas-ventre, c'est-à-dire au niveau des zones de l'instinctuel, du pulsionnel. Ce peut-être une pulsion vitale pour connaître la vie, pour percevoir et sentir d'instinct le monde extérieur, pour explorer la nature. C'est aussi la passion qui peut devenir furieuse et guerrière.

Ces deux sujets, un peu caricaturés ici, ont tout intérêt à se rencontrer.

Je crois que c'est un des intérêts essentiels de notre époque actuelle. Si les Indiens restent dans le monde de la séparativité "tribu A- tribu B", ils vont être écrasés par le monde occidental et c'est déjà en cours.

Ils ont l'obligation, s'ils veulent survivre, d'utiliser les moyens du monde moderne et de se réunir entre eux.

C'est-à-dire qu'ils doivent dépasser leur notion de projection référentielle au groupe ethnique, au clan ou à la tribu pour s'ouvrir à l'universalisation, à la fraternité entre tribus.

C'est aussi ce qui est en train de se passer. Les groupes indiens sont en train de se réunir, de former des

confédérations parce que s'ils continuent sur le schéma de la guerre inter-tribale ils vont tout simplement disparaître.

Il est bon au passage de noter que ces rivalités guerrières possèdent aussi un sens noble dans le contexte de réciprocité auparavant défini.

La guerre était aussi codifiée et ritualisée et pas forcément équivalente à une simple boucherie.

Les hommes des traditions ancestrales sont dans l'obligation, pour survivre, de sortir des pulsions instinctuelles et d'orienter le serpent vers le haut, le faire se dérouler sur tout l'axe de leur être jusqu'au sommet, jusqu'à la pointe de la psyché.

Comme occidentaux, nous avons besoin, nous, de descendre dans notre corps, de dérouler le serpent vers le bas. Nous avons besoin de retrouver nos racines, notre matérialité, notre corps, notre incarnation et de sortir du mental, sortir du trop penser, sortir de l'hyper-rationalité.

L'indien peut nous aider à cela parce que sa force est déjà en bas et qu'il gère très bien ces énergies.

En quelque sorte, si on travaille sur soi avec un indien, il peut tirer notre serpent vers le bas. Nous pouvons réciproquement aider les peuples indigènes, les hommes des traditions, à s'organiser, à rationaliser leur défense, à accéder aux instruments de la modernité et de la technique pour penser leur vécu, structurer leur groupes, maîtriser les termes de l'échange avec le monde occidental.

Si vous avez l'occasion de parler avec un guérisseur en Amazonie qui ne soit pas trop occidentalisé, et que vous lui demandez, ce qu'il vit, comment il vit, qu'est-ce qu'il sent, vous aurez très peu de réponses immédiates, des informations souvent extrêmement pauvres résumées en quelques phrases.

La capacité de verbalisation rationnelle avec sa logique linéaire se rouve très réduite parce qu'elle est considérée sans grande importance.

Par contre la richesse du verbe métaphorique, analogique, mythique dépasse de très loin la nôtre pour un individu moyen.

Donc il y a un besoin, réciproque encore une fois, de mise en mots, de mise en parole, de verbalisation, dans des espaces différents et complémentaires, rationnel et métaphorique.

Nous pouvons aider les groupes traditionnels à se construire un discours collectif et individuel sur leur vécu qui suive la systématisation, l'ordonnancement et la logique occidentale et ainsi leur permettre d'acquérir les instruments de leur survie pour faire face à l'emprise occidentale.

De notre côté, nous avons besoin d'eux et des traditions pour retrouver le contact avec notre humanité physique, avec le monde de l'incarnation, notre lien avec la nature.

L'homme traditionnel, l'indien a maintenu et développé ce contact avec la nature.

Dans le même mouvement, il est plus porté à découvrir le monde invisible situé à l'extérieur de lui-même, c'est-à-dire également dans la nature.

Il quête le non-visible, le divin, le mythique, l'esprit ou les esprits, appelez cela comme vous voulez, hors de son corps, dans la nature, dans ce qui l'entoure, dans l'univers.

Par contre, c'est vers l'intérieur de nous-mêmes que nous avons développé notre recherche et notre quête spirituelle et nous reconnaissons l'esprit en l'être humain.

Nous cherchons l'esprit à l'intérieur. Évidemment, ce faisant nous avons tendance à ignorer la nature qui a été alors désacralisée, détruite, négligée.

A part quelques exceptions que l'on cite toujours et qui ne font que confirmer la règle, comme Saint-François d'Assise (d'ailleurs présenté de manière assez édulcorée) ou Teilhard de Chardin, l'occidental nie la nature et souvent la méprise.

Dans la communauté indigène, inversement, on note une reconnaissance déficiente de l'esprit en l'être humain lui-même et donc de la relation personnelle de l'homme avec le divin, avec le monde invisible.

Bien entendu, je force le trait et ce sont des descriptions grossières : certains occidentaux sont éminemment sensibles à la nature et il existe des indiens philosophes qui développent une réflexion sur eux-mêmes et

l'univers.

Mais ce sont les grandes tendances qui nous permettent d'élaborer ces schémas destinés à mieux comprendre.

Vous avez déjà entendu parler de la kundalini, ce serpent d'énergie de la tradition orientale qui se déroule dans notre corps du bas vers le haut et vice-versa.

L'homme de tradition doit dérouler son serpent abdominal vers le haut tandis que l'homme occidental doit le dérouler de la tête vers le bas.

Le point de rencontre de ces deux serpents, leur point commun, se fait au niveau du cœur.

Donc, à mon sens, la rencontre possible du sujet de culture traditionnelle avec celui de culture occidentale n'est possible qu'au niveau du cœur.

C'est le seul endroit où on peut coïncider pleinement: le niveau des affects.

Mais ces affects ne peuvent se confondre avec un vague sentimentalisme, (parce que c'est encore du mental : senti-mental), sinon signifier un sens profond de l'existence, l'élan authentique du coeur vers la quête de sens dans la relation à la transcendance.

L'occidental dit: "je *pense* donc je suis" et l'indien rétorque : "je *sens* donc je suis". Peut-être que la rencontre cordiale permettra de dire: "j'*aime* donc je suis".

Cette rencontre ne pourra se faire que par la libération du serpent, des énergies correspondantes, et l'on revient donc naturellement au thème de la liberté.

L'être occidental doit se libérer de ses démons et de sa prison mentale; le sujet indien, indigène, autochtone, doit se libérer de sa prison instinctuelle et des démons pulsionnels.

L'occidental peut devenir prisonnier de son individualité qui dégénère en individualisme.

L'indien peut se retrouver enfermé au sein de sa collectivité et disparaître comme individu.

On idéalise beaucoup l'autre. Le phénomène projectif joue aussi dans ce sens et génère l'envie qui peut devenir vraiment pathologique et institutionnalisée dans certaines communautés.

Nous idéalisons par exemple la "liberté" des indiens dans la nature "sauvage" mais les jeunes indigènes actuels souffrent parfois énormément de la négation de leur individualité au sein de leur groupe tribal.

Le groupe tribal est extrêmement exigeant, les règles collectives sont très pesantes et l'individu n'existe que secondairement en relation au groupe.

Le bien individuel est soumis au bien collectif qui prime. Le sujet passe au second plan et s'il faut le sacrifier pour le bien du groupe il n'y a aucune hésitation à avoir.

Dans le monde occidental, le premier chapitre de la constitution signale que l'être humain représente la fin de la société, l'individu son but suprême. Nous nous vivons d'abord comme des individus, nous assurons d'abord notre félicité, notre réalisation personnelle.

Nous ne sommes souvent plus prêts à nous sacrifier pour la collectivité, pour le bien de la communauté.

Nous chercherons en priorité à faire coïncider le bien collectif avec notre réalisation personnelle et ce sont nos aspirations qui priment et non l'inverse.

Donc quelles sont les valeurs qui priment pour nous aujourd'hui? C'est quelque chose qu'on est obligé de redéfinir à l'heure actuelle.

Par exemple, pour un jeune indigène qui travaille avec nous au centre de Takiwasi, la situation est très compliquée. Dans son travail avec des occidentaux il est d'abord un individu qui est payé nominalement, qui reçoit un salaire individuel en fonction de sa production, destiné à permettre à sa famille nucléaire de vivre en acquérant alimentation et biens de base.

En même temps il a non seulement femme et enfants, mais en arrière-plan les cousins, les cousines, les oncles, les tantes, les neveux, les grands parents, etc.

Toute la famille élargie (parfois une véritable "tribu") attend que sa "richesse" soit répartie et que tous en

bénéficient un minimum. Il va être sollicité pour “aider” les uns et les autres et il ne peut refuser sous peine de rompre les liens ancestraux, se marginaliser.

Il se retrouve en même temps avec un salaire qui va tout juste lui permettre de survivre dans le système occidental.

Sa double implication peut se transformer en un terrible dilemme: il ne peut satisfaire ni l'une ni l'autre de ses appartenances.

C'est arrivé à un de nos employés qui avait acheté des chaussures, des baskets, pour faire plaisir à son fils à Noël.

Sa famille a considéré que c'était une marque d'arrogance et de mépris puisqu'il “distingue” son fils des autres garçons de la famille élargie en refusant de faire le même cadeau à tous.

Or évidemment il est tenté de fonctionner à l'occidentale avec le “cadeau de Noël”, ce qui lui donne un certain statut, et en même temps il n'a pas les moyens d'assurer ce même statut à toute sa famille tribale qui l'invite donc à y renoncer. Quand on descend dans les détails concrets, on voit que ces schémas grossiers décrivent des situations complexes et difficiles à gérer.

Donc notre corps s'inscrit dans un contexte particulier, un contexte tribal ou occidental pour simplifier. Dans notre monde occidental qui semble involuer, nous n'avons plus qu'un corps *physique*.

Paradoxalement, on se retrouve avec une science physique extrêmement développée qui nous démontre que le corps n'est pas que matière mais aussi énergie.

Mais dans le vécu quotidien, pour la médecine quotidienne, notre corps est réduit à de la matière.

Dans ma formation de médecin, je ne crois pas avoir entendu prononcer le mot “énergie” sauf quand on a parlé du cycle de Krebs, de la biochimie cellulaire.

A part cela, le concept d'énergie n'a jamais été évoqué et encore moins en thérapie, ce qui reste tout de même sidérant. Donc notre corps est d'abord matière: voilà le concept général que nous possédons.

De plus nous procédons à une identification réductrice: j'ai soif, j'ai faim, où « je » est mon corps.

Les indigènes ne parlent pas comme cela. Ils disent : il va se passer quelque chose, mon corps à peur; ou mon corps est fatigué, mon corps a soif. . .

Ils parlent de leur corps à la troisième personne, ils ne s'identifient pas à leur corps, à leur corps physique.

Pour les indiens de la Haute-Amazonie que je connais, quand ils disent “mon corps”, ils désignent la matière physique mais ils évoquent aussi implicitement le “champ énergétique” qui enveloppe ce corps.

Je suis obligé ici d'employer des mots assez approximatifs parce que dans ce domaine si négligé notre vocabulaire est malheureusement limité.

Donc il y a une dimension du corps qui va au-delà du soma, qui englobe une sphère énergétique : je ne sais s'il s'agit de corps éthérique, corps astral ou autre, je ne suis pas spécialisé dans ces notions-là.

Mais ce que je sais c'est qu'il y a quelque chose qui va au-delà du corps physique, le pénètre et l'englobe.

Le soma est dépassé par une forme “énergétique” ouverte qui est en contact direct avec les autres champs énergétiques des autres corps.

Non seulement le corps des autres hommes mais aussi le corps des plantes, le corps des animaux, le corps de la Terre et donc le corps de la Nature.

Dans ce concept, le schéma corporel n'est pas délimité comme dans notre vision personnelle.

Cela ne veut pas dire que les gens n'ont pas notions de leur corps physique, ils savent très bien l'utiliser mais il y a toujours la notion que le corps c'est autre chose que le seul corps physique.

Cela génère de nombreux malentendus quand on parle avec des guérisseurs.

Par exemple ils considèrent un état pathologique comme patent quand il touche le corps énergétique même si le corps physique n'est pas encore affecté clairement.

Ils savent le détecter, le mettre en évidence et déjà offrir un traitement.

A nos yeux d'occidentaux ils traitent quelqu'un de sain. Etre malade n'est donc pas un statut univoque.

Dans le monde occidental, les mystiques nous offrent quelques indications utiles sur une

physiologie qui s'approche parfois des concepts ancestraux.

Des jonctions, des ponts sont possibles avec les concepts traditionnels.

Le corps des saints, par exemple, n'est plus simplement que leur corps physique.

La sainteté affecte leur physiologie : pour certains le corps ne se dégrade pas, après la mort le cadavre se conserve.

Il y a un certain nombre de phénomènes physiques autour du corps des saints.

Vous connaissez la fameuse expression: "mourir en odeur de sainteté" qui décrit l'émanation de parfums très suaves du corps de certains êtres très évolués spirituellement.

Leur purification, leur sanctification est aussi corporelle. Ces arômes signent la sainteté, suffisante pour que le corps physique soit maintenu par le corps énergétique, empêche la putréfaction et permette une espèce de momification. C'est le cas de Catherine Labouré, la voyante de la Rue du Bac, pas très loin d'ici, à Paris même.

D'autres saints connaissent l'anémie, le maintien des fonctions physiologiques normales sans autre alimentation que la communion de l'hostie consacrée...

Je pense que nous aurions beaucoup de choses à étudier sur la physiologie de la sainteté où des grands mystiques occidentaux pour mieux comprendre ce que disent les hommes de la tradition.

Ce corps est donc différent pour les Indiens et pour nous autres. Nous admettons de plus qu'il existe une relation entre nos problèmes, qui pour nous sont dans la tête évidemment, et notre corps, c'est-à-dire une possible pathologie psychosomatique.

Je crois que maintenant à peu près tout le monde reconnaît chez nous que le psychisme peut influencer sur l'organisme. Pour les Indiens il y a avant tout une pathologie somato-psychique, c'est-à-dire que si on ne va pas bien dans sa tête c'est parce que le corps est perturbé.

Il faudra donc d'abord traiter son corps pour être bien dans sa tête pour le dire de manière un peu simpliste.

Un guérisseur commencera par examiner le corps de son patient même s'il présente des symptômes que nous considérerions d'origine psychique: délire, cauchemars, insomnie...

Il dira par exemple "c'est normal, son énergie est concentrée dans la tête, il faut la faire descendre, il faut le baigner et le masser". Il faut en quelque sorte rétablir l'homogénéité ou l'harmonie dans la distribution des énergies corporelles. Pas de questions sur ses perceptions, sur ses origines familiales, etc.

Tout va très vite et se règle en cinq minutes. Le travail s'effectue sur le corps physique mais ce corps physique est aussi un corps d'énergie. On n'assiste pas à de grandes discussions et de longues psychothérapies mais c'est cependant extrêmement opératoire.

Je peux vous livrer une de mes expériences avec une jeune fille qui était délirante et avec un vrai délire selon la terminologie psychiatrique classique.

C'est-à-dire qu'il n'y avait aucune possibilité de communiquer rationnellement avec elle.

Il a fallu l'attacher parce qu'elle voulait se jeter par la fenêtre, faire des choses dangereuses pour elle et pour les autres : aucun moyen de contention ne fonctionnait.

Ne sachant plus que faire, avec ma femme qui est également médecin, nous avons essayé en vain les classiques "cocktails lytiques", associant de puissants neuroleptiques et sédatifs.

Même si on est depuis un certain temps dans la forêt, il y a toujours des réflexes occidentaux qui sont là, la carcasse du médecin a du mal à disparaître.

Cependant, elle ne dormait pas depuis 3 nuits. La solution médicale consistait à l'envoyer à Lima car il n'y a pas d'hôpital psychiatrique dans la région où nous nous trouvons ou bien d'essayer un guérisseur local réputé pour traiter la folie.

Vu la difficulté du transfert, n'ayant rien à perdre, nous avons fait venir le guérisseur. Je lui ai demandé s'il pouvait faire quelque chose ? Il a regardé fixement mais brièvement la patiente et a répondu : « oui, c'est facile, tu n'as pas un verre d'eau? ». Il a chanté un petit peu sur son verre d'eau et il lui a fait boire de force : elle le prenait pour le diable, elle était dans un état épouvantable.

Elle a immédiatement dormi cinq heures. Il lui a alors redonné un autre verre d'eau et après de l'oeuf battu avec du jus de citron pour "renforcer sa tête", le tout sans aucune plante.

Elle a dormi des phases de plus en plus longues et profondes, intercalées par les interventions du guérisseur, et en deux semaines cette jeune femme est sortie de son délire.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle avait résolu les problèmes sous-jacents au délire avec ses éventuelles racines psychiques ou affectives. Mais une fois hors du délire, on peut travailler sur ce plan-là avec une personne qui présente un minimum de cohérence et de rationalité.

Ce genre d'expérience amène inévitablement à relativiser et reconsidérer nos concepts psychiatriques sur le délire, le noyau psychotique dont on entend parler jusqu'à la satiété comme une menace suprême à l'intervention hors du cadre conventionnel de la psychiatrie.

L'intervention sur le corps physique (bains, massages, ingestion de produits) recèle à l'évidence une dimension disons "énergétique" car on entend bien qu'il y a autre chose que de l'eau dans ce verre pour changer à ce point la situation psycho-physique d'un sujet non suggestionnable.

Observer des faits de cette nature casse absolument nos schémas et nous oblige à l'humilité. On voit bien que "quelque chose" nous échappe et que nous sommes invités à davantage de modestie.

Dans la tradition, le corps appartient à la communauté: elle en est, si j'ose dire la propriétaire. Elle a un droit sur le corps de l'individu: ce qui nous paraîtrait une barbarie dans notre monde moderne et un affront à la "liberté individuelle".

Dans notre société contemporaine, je suis supposé être libre de faire ce que je veux de mon corps.

Cette liberté aboutit à des transgressions majeures à l'époque actuelle. Par exemple cet argument sert de justificatif à l'avortement. Or ces agressions sur le corps physique, comme l'avortement, laissent des traces psychiques, psycho-énergétique, qu'on peut vérifier constamment dans le travail thérapeutique avec les plantes.

Point besoin d'invoquer la morale chrétienne ou autre, des principes ou des valeurs, il s'agit d'un fait d'observation clinique tout simplement.

Je n'ai jamais vu une femme avec des antécédents d'avortement, même si elle pensait que cela s'était fait dans les meilleures conditions (acceptée par le conjoint, amplement "justifié", etc., bref, des conditions idéales disons) qui se sorte indemne de cette aventure.

Il y a toujours une blessure psychique, je dirais même une blessure psycho-spirituelle - je ne sais pas qu'elle mot mettre là-dessus car là on est à la limite du vocabulaire - qui est là et qui demeure et qui provoque des interférences, des perturbations, des troubles sur le plan physique, sur le plan psychique, sur le plan émotionnel et parfois même psychiatrique.

On peut dire la même chose sur l'usage du corps dans l'ample domaine de la sexualité contemporaine où prime la règle "chacun est libre de faire ce qu'il veut avec son corps".

Dans le contexte des médecines traditionnelles, ce sont de graves transgressions puisque que le corps est à la fois le lieu et l'instrument de la réalisation spirituelle, de la connaissance, le "temple de l'esprit".

Jouer avec son corps dans ses fonctions sacrées peut entraîner de très sérieuses conséquences. Et l'on sait pourtant l'aisance classique des peuples premiers face au corps, cette sacralisation n'étant point synonyme ici de rigidité, de honte, de répression dans l'expression corporelle.

C'est notre époque occidentale qui crée un corps morcelé, figuré dès le début du 20^e siècle dans la peinture de Picasso qui rend bien compte de cette visualisation parcellaire et éclatée.

6. Connaissance de soi.

Donc, moi et mon corps ne signifient pas la même chose en Amazonie et en France : la relation n'est pas la même. Cependant, dans les deux cas, on utilise notre corps pour connaître le monde, on y est

bien obligé car de toute façon on ne dispose que de ce capital.

Si on regarde comment le sujet occidental ou moderne utilise son corps, on peut observer qu'il va s'appuyer essentiellement sur les cinq sens classiques.

A l'école on ne parle que des cinq sens comme s'il n'y en avait pas d'autres. Ce sont tous les sens orientés vers l'extérieur : on touche, on sent, on voit, on goûte, on écoute.

On reçoit donc de l'extérieur, on prétend explorer et connaître le monde en le touchant, en le goûtant comme l'enfant. Et c'est vrai, ce monde est effectivement observable de l'extérieur.

Mais notre intervention porte alors essentiellement sur le monde "visible", perceptible directement.

Or, on pressent tous qu'au-delà du visible il y a de l'invisible. Tout le monde a vécu des expériences suffisantes pour savoir qu'il n'y a pas simplement ce qui se voit et ce qui se touche mais qu'il y a autre chose.

On le sent, on le pressent, on l'a tous vécu. Logiquement, on va prétendre initialement explorer ce monde invisible aussi sur la base de nos cinq sens habituels.

Notre tendance à nous, les occidentaux, est d'aller vers la conquête du monde extérieur, la conquête de l'espace extérieur en utilisant nos fonctions rationnelles et catégorisantes pour pouvoir interpréter ce qui est capté par les cinq sens de base et par le système nerveux locomoteur, le cerveau gauche.

Donc cerveau gauche, système locomoteur, regard vers l'extérieur, caractérisent l'homme occidental moderne.

Or à l'évidence, nous avons deux hémisphères et il est dommage de n'en utiliser qu'un seul. Et de plus c'est dangereux. Si on ne fait appel qu'à l'hémisphère gauche, au système locomoteur et ensuite aux fonctions rationnelles, critique, catégorisantes, qui classifient, organisent et discriminent, on obtient effectivement une perception du monde tout à fait valable et intéressante mais qui n'embrasse qu'un aspect réduit de la réalité.

Certes il s'agit d'un aspect très fonctionnel qui permet de faire voler des avions, courir des voitures, calculer des ordinateurs, ce qui en soi est déjà tout à fait remarquable, voire extraordinaire.

Précisément, cette fascination peut devenir dangereuse quand elle tend à se transformer en césure jusqu'à considérer tout simplement que le cerveau droit n'existe pas. On finit même par ignorer qu'on en est doté.

Inversement, le sujet traditionnel non occidental va développer sa proprioception, c'est-à-dire la sensation de son corps à l'intérieur. Qu'est-ce que je sens à l'intérieur? J'ai chaud, j'ai froid, est-ce que je me sens angoissé?

Parce que cela se sont des sensations physiques pour les Indiens. La peur est d'abord une sensation physique avant d'être une émotion.

Qu'est-ce que mon corps sent? Et il va utiliser le cerveau droit avec les fonctions cérébrales ou psychiques qui correspondent au domaine du non-rationnel.

Par exemple la perception du schéma corporel se localise au niveau du cerveau droit en grande partie, de même que toutes les fonctions non rationnelles qui définissent notre localisation dans l'espace.

Tout ce qui est d'ordre "mélodique", ce qui forme le contexte et nous donne une perception générale, globale, instantanée de l'ambiance d'une situation, de l'atmosphère des choses appartient à ce même domaine.

Ces fonctions psychiques nous permettent d'avoir de la mnésis, de nous souvenir. Elles nous permettent d'avoir de la praxis, de l'agir, du savoir-faire. Enfin elles nous permettent de connaître, d'apprendre, d'avoir de la gnosis.

On ne peut ni se souvenir, ni agir ni connaître si on n'a pas un contexte, une ambiance qui "colore" ces fonctions essentielles et les fixe psychiquement.

Vous vous souviendrez de ce que vous avez entendu dans cette conférence parce que vous l'associerez à

une ambiance, à un détail, à une particularité du contexte. Sans ce contexte-là il ne peut y avoir de mnésis, d'enregistrement mémoriel.

Chez l'homme traditionnel, la connaissance procède plutôt de l'ambiance interne du sujet. L'accès à son vécu là-maintenant se fait d'abord par la connaissance de son monde interne. Il se connaît d'abord de l'intérieur, il va prêter attention à tout ce qui se passe au-dedans, depuis les sensations physiques proprioceptives jusqu'aux mécanismes psychiques comme le rêve ou l'intuition. Tout ce qu'il peut observer dans le monde extérieur par les sens ordinaires va être immédiatement interprété par le cerveau droit. Il va dire par exemple : « je savais que tu allais venir parce qu'hier soir j'ai entendu chanter l'*urkutu* ». Il a entendu le cri de cette chouette et cela, en plus d'une information rationnelle liée aux données culturelles, résonne comme une perception interne.

Bien entendu on ne peut séparer d'une ligne de démarcation tranchée les fonctions rationnelles et trans-rationnelles. Mais la tendance globale de l'être occidental est de se tourner vers le monde extérieur et d'utiliser ses sens pour connaître l'univers en le conquérant alors que le sujet traditionnel va avoir la tendance inverse d'aller vers la découverte de son cosmos intérieur.

Le microcosmos de l'un est le macrocosmos de l'autre. En miroir, l'univers explorable de chacun constitue le monde invisible de l'autre.

L'envers de cet univers explorable et donc visible constitue la partie non palpable de l'être, le monde invisible, appelons cela le monde spirituel pour aller vite.

L'esprit se révélera donc soit dans la nature, l'univers extérieur, chez les non-occidentaux, soit en l'être humain, dans l'univers intérieur pour les occidentaux.

Les dieux se laissent découvrir dans la partie cachée à notre orientation sensorielle prédominante.

Il est intéressant je crois d'ajouter ici une petite remarque très simple mais qui souvent passe inaperçue.

Dans l'enseignement qui nous est donné à l'école ou à la faculté de médecine par exemple, les informations peuvent être très fines, très sophistiquées parfois.

Et on nous demande de les accepter, d'y croire en fait parce que nous sommes dans l'incapacité d'en vérifier la véracité. En effet, pour la presque totalité de ce qui nous est transmis nous sommes invités au psittacisme culturel, c'est-à-dire à répéter comme des perroquets ce qui nous est dit.

Cet acte de foi s'appuie sur le consensus collectif : tout le monde le dit, c'est écrit dans les livres, on en parle la télé.

De plus cela paraît cohérent puisque les machines fonctionnent comme annoncé et que la moyenne de durée de vie s'allonge, etc.

Ce doit donc être vrai. Mais il s'agit bien d'un acte de foi où le consensus se substitue à la preuve et à l'expérimentation directe et personnelle.

Donc la science positiviste, moderne, pour la plupart d'entre nous résulte d'abord d'une croyance, de l'adhésion à un discours convainquant et des apparences cohérentes avec ce discours.

Même le scientifique dans son laboratoire ne peut vérifier qu'une infime partie de tout ce qui lui est enseigné.

La voie de l'enseignement objectif et rationnel est surtout une voie qui appelle à la croyance contrairement au discours tenu sur la « vérification scientifique ».

Dire « c'est objectif » équivaut pratiquement à « c'est démontré, c'est une évidence, c'est sûr et vrai ».

Or c'est loin d'être une évidence et démontré pour chacun. Individuellement, nous disposons de très peu de moyens, nous n'avons pas les instruments intellectuels ni matériels, ni le temps ni la possibilité, pour vérifier tout ce qui nous est affirmé et nous sommes appelés sinon obligés à croire.

Dans le monde traditionnel, la voie d'accès à la connaissance suppose la vérification individuelle.

On transmet à l'individu un certain nombre de mythes, de légendes, d'histoires qui racontent comment est née la vie sur la terre, comment elle se maintient, d'où l'on vient et où l'on va.

Par exemple « le soleil s'est marié avec la pluie et le manioc a grandi ». Est-ce vrai ou pas ?

Tout le monde peut voir que c'est vrai sur le plan physique et peut le vérifier dans sa vie quotidienne et par expérimentation directe.

Mais de plus, étant une image symbolique, c'est-à-dire un enseignement qui est destiné aussi et surtout au cerveau droit, cette vérité s'applique et se vérifie aussi au-delà de la réalité matérielle, dans le monde de l'esprit, c'est-à-dire des principes fondateurs de l'existence.

En effet, le masculin et le féminin doivent s'unir pour engendrer la vie aussi bien dans les dimensions psychiques et spirituelles. Et au moment des initiations, en particulier lors des rites de passage de l'adolescence, le sujet va être amené par différentes techniques, dont l'ingestion rituelle de la fameuse liane ayahuasca, à voir par lui-même et à vérifier qu'effectivement on lui a dit la vérité.

En effet, la vérité au niveau universel joue bien évidemment au niveau individuel. Il peut donc vérifier dans son corps et par son corps les informations transmises par son groupe social.

Le soma détient en effet les engrammations ou mémoires de ses ancêtres, de toute l'histoire de l'humanité, du cosmos-même. La vérité est donc aussi là, dans notre matière.

Il ne peut pas y avoir une vérité qui soit contradictoire avec notre existence au monde, c'est-à-dire notre corps physique. Donc, avec notre corps physique nous pouvons vérifier normalement l'authenticité de toute information.

Dans les sociétés traditionnelles, on ne demande pas aux gens de croire, on demande aux gens d'écouter d'abord et ensuite d'expérimenter, de vérifier par eux-mêmes, de connaître directement.

Voilà une véritable science, et de plus particulièrement démocratique parce que tout le monde est invité à la connaissance selon ses aptitudes et son courage.

La voie du subjectif constitue une voie royale de connaissance. L'arrogance occidentale transforme souvent péjorativement la subjectivité au mieux en une aimable et inoffensive poésie tout juste bonne à nous distraire un peu. Mais les symboles authentiques sont par définition toujours vrais, à tous les niveaux de réalité.

C'est ce qui en fait des symboles (sin-bolein = qui réunit les sens). C'est pourquoi cette connaissance par la voie de la subjectivité trouve des applications extrêmement opératoires et pragmatiques comme par exemple à travers le sophistiqué savoir botanique dont s'inspirent même de rien les plus grands laboratoires pharmaceutiques.

La connaissance n'implique pas la croyance en ce cas.

Les médecines traditionnelles, bien qu'incluant une dimension spirituelle, se présentent donc comme des pratiques et non des religions.

Nous nous sommes inspiré de ces pratiques sans avoir à adhérer à une religion. Chacun, ensuite, à partir de sa pratique et des vérités de base qu'il découvre ou qui se révèlent à lui (par exemple que le féminin se marie avec le masculin pour donner la vie) va le concrétiser à la manière, dans la vie courante, avec sa codification personnelle, culturelle, familiale, religieuse, etc.

Il n'y a pas là d'appel à la croyance mais un appel à la vérification dans son propre corps des vérités fondamentales de l'existence.

En conséquence, pour devenir un thérapeute, un guérisseur, l'apprenti doit lui-même vérifier ce qui lui est enseigné. L'enseignement verbal (sans bien sûr même évoquer la possibilité d'une transmission livresque) demeure très limité, apprendre suppose de passer inévitablement par l'auto expérimentation.

Le travail sur soi-même devient absolument incontournable et personne ne pourrait prétendre s'en exonérer.

Permettez-moi reprendre le schéma de l'homme occidental dans l'approche contemporaine.

Je souhaite aborder non plus la découverte du monde physique mais celui de la connaissance de nous-mêmes.

Pour les occidentaux cela inclut d'abord la découverte de la sphère mentale ou psychique.

Sans doute, tout le monde connaît grossièrement les grands problèmes de sa vie. Chacun identifie les grandes lignes de sa dynamique familiale et personnelle.

Mais quand on a épuisé Freud on se dit qu'il y a peut-être autre chose et on commence à déborder vers ses collègues puis inévitablement s'ensuit la dimension psycho-affective puis psycho-corporelle.

Le corps demande à exprimer les émotions : j'ai envie de pleurer, de rire, de sentir.

La découverte de soi commence à prendre en compte notre matière et devient plus incarnée. Nous voyons ainsi régulièrement dans nos séminaires des personnes qui, dans leur lettre de motivation, signalent avoir résolu le problème de l'œdipe : papa-maman c'est fait !

Puis dans le cadre du corporel elles ont abordé le yoga, la bioénergie, le tantra, la respiration holotropique...

Enfin, les horizons du spirituel se découvrent, elles ont renoué avec des pratiques religieuses...

Puis dès les premières prises de plantes : papa-maman reviennent au galop ! Ce qui occasionne souvent des petites déprimés puisque ces histoires étaient supposées être réglées.

C'est que je crois qu'il y a trois niveaux de connaissance de soi et donc d'inscription des problématiques.

Le premier niveau psychique ou mental est généralement plus ou moins connu, on en a un panorama.

Le deuxième niveau que j'appelle en résumé psycho-corporel aborde le corps et le travail sur les émotions.

Et il y a un troisième niveau beaucoup moins connu que je nomme celui de la « somatique profonde ».

Il contient des inscriptions somatiques, engrammations ou empreintes de tout notre vécu, de la dynamique la plus profonde de notre inconscient.

Cet inconscient somatique semble atteindre le niveau cellulaire.

Les personnes qui font des expériences avec les plantes initiatiques le ressentent, à partir de leur vécu intérieur, comme étant une inscription très profonde de l'ordre intra-cellulaire voire nucléaire.

Ces couches extrêmement enfouies de la psyché sont mises à jour.

Cela n'invalide point le travail antérieur aux deux niveaux supérieurs, au contraire, celui-ci prépare et facilite l'accès à ce « somatique profond ».

Mais on peut avoir résolu ses problèmes sur ces premiers plans, avoir travaillé ses émotions, ses peurs, avoir bien déblayé le panorama de son existence tout en laissant intactes ces engrammations enkystées dans le soma.

Il est parfois déroutant, après quinze ou vingt ans de travail sur soi, de découvrir que ce que l'on croyait résolu, cachait des restes, des vestiges ignorés.

C'est la réalité, c'est en tout cas une observation clinique permanente. Le cheminement d'évolution personnelle, de la connaissance de soi, est forcément lent.

On ne peut en effet s'exonérer du travail sur soi dans le quotidien, au travers des petites choses de la vie, patiemment. Les recettes magiques, les raccourcis n'existent pas.

L'ayahuasca n'est pas davantage une recette magique.

Que nous enseignent les médecines traditionnelles sur l'accès à ce niveau somatique profond ?

Après avoir traversé les couches supérieures, comment avec les plantes va-t-on atteindre les parties les plus enfouies de nos archives, de nos mémoires somatiques ?

7. Que nous enseigne la tradition de la Haute-Amazonie ?

Quand on suit le processus initiatique avec les plantes et en particulier l'ayahuasca, on va régresser d'une certaine manière à des inscriptions internes qui peuvent être très primaires.

Cela débute par la mise à jour des mémoires liées à notre biographie personnelle : tout ce qu'on a vécu, nos souffrances, nos désirs, nos peurs, etc., qui sont inscrits dans notre corps.

Quand je dis « inscrit dans le corps », je devrais relativiser en précisant que le téléviseur ne contient pas en lui-même le programme de télévision.

Est-ce que le corps est le lieu de l'engrammation ou en est le capteur ? Comme une forme de récepteur de programme mémoriels non pas simplement inscrits dans le corps mais existant plutôt à l'instar de champs morpho-génétique comme le propose Ruppert Sheldrake ?

Je n'en sais rien. Ce que je sais c'est que cela se passe de cette manière sur le plan de l'observation clinique, par le corps physique, et pour l'instant ce schéma est suffisamment fonctionnel.

La localisation exacte des mémoires est une histoire complexe et encore largement inexpliquée qui semble s'appuyer sur des modèles pluri-dimensionnels comme dans les hologrammes.

Il est très important de considérer que cette régression dans nos mémoires somatiques profondes ne peut-être que temporaire. Nous ne sommes autorisés à régresser dans notre histoire et dans nos mémoires profondes qu'à la condition que ce soit transitoire.

En effet, notre vécu se doit d'être ici et maintenant, dans cette incarnation qui est la nôtre.

Si l'on se maintenait au niveau de ces mémoires profondes somatiques, nous aurions de grandes chances de devenir débile mental ou psychotique.

Car nous sommes appelés à incarner dans notre quotidien tout ce que l'on sait, tout ce que l'on apprend, tout ce que l'on conscientise.

Il est inutile d'avoir des expériences extraordinaires si ensuite rien ne change dans notre vécu, au contraire cela peut même aboutir à instaurer une perturbation majeure en introduisant dans l'ordinaire quelque chose qui ne l'est pas et n'y trouve pas sa place.

Toute régression vers le passé, vers le monde profond, nécessite des précautions absolues qui permette de revenir au présent, à l'ici-maintenant, à notre conscience ordinaire.

On ne peut s'enfoncer vers le passé sans déjà prendre la précaution de marquer, comme le Petit Poucet, le chemin de retour vers le présent.

En l'occurrence, ce qui essentiellement va servir de signal, de marqueur, c'est le cadre rituel.

Dans un contexte de soin moderne, le cadre rituel ethnique et culturel deviendra un « dispositif thérapeutique d'intégration symbolique », ce qui revient au même.

Ce cadre permet, une fois que l'on se trouve dans cet univers-autre, dans un état de conscience modifié, de retrouver le chemin du retour vers la conscience ordinaire.

En effet, dans ces domaines inconnus que l'on explore, nos références habituelles non seulement culturelles mais individuelles commencent à s'effacer.

Les fonctions du cerveau droit s'amplifient tandis que celles du cerveau gauche s'atténuent, il devient difficile de s'appuyer sur sa rationalité, la logique linéaire normative du quotidien.

Un des buts de la modification de la conscience consiste précisément à se laisser envahir intentionnellement et transitoirement par des informations du cerveau droit.

Or celles-ci vont toujours se manifester dans un langage symbolique et métaphorique. Ces images, métaphores ou paraboles peuvent parfois être extrêmement précises mais elle requièrent presque toujours d'un degré d'interprétation. Cela vaut particulièrement pour l'occidental qui a tendance à interpréter avec la tête, c'est-à-dire pour lui avec le cerveau gauche et les fonctions rationnelles.

L'interprétation juste doit faire coïncider cerveau gauche et cerveau droit, la raison et le cœur.

Dans les médecines traditionnelles, le guérisseur utilise essentiellement ces fonctions du cerveau droit et particulièrement celles qui sont d'ordre inconscient.

C'est-à-dire qu'il a la faculté de guérir le psychisme profond de son patient sans que celui-ci ne soit vraiment sollicité au niveau conscient.

Un peu comme un garagiste, il ouvre le capot, change la pièce défectueuse et referme le capot : le chauffeur n'a rien vu et n'a rien compris, mais le moteur tourne mieux.

L'intervention se réalise au-dessous du seuil de la conscience et le sujet va mieux sans savoir comment ni

pourquoi. Cela est évidemment assez contradictoire avec les concepts classiques des psychothérapies occidentales qui considèrent que s'il n'y a pas d'intégration corticale supérieure, il ne peut y avoir guérison. Il faudrait comprendre pour guérir.

Or il est d'évidence épuisant d'avoir à tout comprendre.

Cela en réalité n'est pas nécessaire parce qu'il existe des mécanismes de compréhension ou d'intégration subliminaux. Notre corps peut comprendre même si la tête ne comprend pas et le cœur, évidemment, peut comprendre même si la tête ne comprend pas.

Si en plus la tête comprend, c'est la cerise sur le gâteau, mais cela n'est pas indispensable.

Pour des patients analphabètes ou de nombreux toxicomanes à la capacité de symbolisation très réduite, le processus de guérison au travers de la symbolique est extrêmement précieux.

La captation lors d'états modifiés de conscience d'images ensuite incarnées dans le réel peuvent fournir d'excellentes outils curatifs.

Je pense à un patient qui a vu lors d'une session d'ayahuasca qu'il devait creuser une niche dans une très grosse pierre du fond du jardin de Takiwasi. Ensuite il devait mettre dans cette petite grotte une statue de la vierge pour lui déposer une alliance qu'il portait et s'était faite avec du fer blanc de boîte de conserve lors d'un séjour en prison.

Évidemment, pour un psychanalyste il y a matière à travailler, mais ce jeune possède une capacité de verbalisation des plus réduite et un faible quotient intellectuel.

Incapable de comprendre, que va-t-on lui expliquer ? Est-ce d'abord nécessaire ?

Par contre il était important de le laisser concrétiser sa vision. Il a passé trois mois à faire une toute petite niche parce que c'était une pierre très dure.

Tous les jours il l'a érodée un peu plus et finalement lors d'une cérémonie (ou dispositif thérapeutique symbolique d'intégration) il y a installé une vierge puis remis son alliance.

Son mariage avec la prison et l'emprisonnement psychique de sa vie, il l'a offert à la vierge, cette instance du féminin (anima junguienne) seule capable d'habiter et de se nicher peu à peu au cœur de sa dureté.

Ce geste est hautement curatif même si par ailleurs le patient ne peut en donner au départ une explication rationnelle. Il est intéressant pour l'anecdote de signaler que lorsqu'il a fallu dégager cette grosse pierre de morceaux de bois et autres débris, le patient a trouvé un animal tout noir, une espèce mixte entre le scorpion et l'araignée, que je n'avais jamais vue et que je n'ai jamais revue par la suite.

L'émotion ressentie à ce moment-là n'a pu que contribuer à renforcer le sens de ce geste.

Chez un patient comme cela, ce n'est pas la peine de passer des heures à essayer de lui faire comprendre ce que cela symbolise de faire un trou dans cette pierre.

Le simple fait d'agir, de mettre en pratique cette vision qui est la sienne, lui parle davantage que toute explication raisonnable et est puissamment opératoire dans son psychisme profond.

Je disais donc : pas de régression durable, toute régression doit être temporaire.

Prenons l'exemple de l'instinctothérapie, technique alimentaire où il s'agit de tout manger cru et selon son instinct olfactif. Il y a eu des résultats thérapeutiques remarquables au départ et dans certains cas, à la condition ensuite que le sujet arrête ces pratiques et les relaye par un véritable travail sur soi.

Sinon, la guérison temporaire peut se transformer en catastrophe. Sur le court terme, très intéressant, dangereux sur le moyen et long terme.

J'ai connu certains cas de très près. Quand on supprime le feu, qu'on ne mange que du cru, sur le plan symbolique opératoire, pas la symbolique virtuelle et éthérée mais celle réelle et effective au plan de la vérité de soi, qu'est-ce que cela signifie d'éliminer complètement le feu de sa vie ?

C'est une forme de régression vers la matière et vers la mère originelle dans laquelle on s'enfouit et simultanément un rejet de la figure paternelle.

Cela touche donc les structures profondes de l'identité et on peut comprendre que les effets sur le système immunitaire (identité biologique) puissent être puissants.

A long terme cela peut se transformer en vécu psychique incestueux avec une forte indifférenciation

sexuelle et le développement d'aspects fusionnels.

Il y a donc transfert de la pathologie physique initiale qui était significative, sur le plan psychique, sans intégration du sens et donc avec de forts déséquilibres à prévoir.

Le corps sert d'instrument pour atteindre les empreintes somatiques profondes. Le rituel permet d'utiliser le corps comme instrument d'initiation pour atteindre cette somatique profonde où tout savoir est inscrit.

Après l'histoire et la biographie personnelles de l'individu, surviennent des éléments de notre histoire sociale et culturelle. Des informations que nous ignorions se rapportent très vite à l'histoire de nos parents, dans nos grands-parents, de nos lignées ancestrales.

Puis, au-delà, surgissent les mémoires de notre groupe ethnique, de toute l'humanité, celle de toute vie animée, depuis les mammifères aux autres animaux et aux plantes, et la nature dite inanimée jusqu'au cosmos sans limite.

Toute l'évolution est en nous, tous les savoirs, toutes les mémoires de la Vie.

L'apprentissage, l'initiation chez les guérisseurs se fera donc par l'auto-exploration. A chacun de savoir ce qui se passe dans sa somatique profonde, guidé par le maître-guérisseur qui est là pour fournir le cadre de contention.

Dans l'exploration de l'espace intérieur, à chacun de se débrouiller avec lui-même pour défricher son propre territoire. Evidemment des conditions très précises sont requises pour rendre ce travail effectif et sans danger.

L'exploration de son propre univers suppose un certain et progressif élargissement de la conscience.

Attention, qui dit conscience ne dit pas raison. Au contraire, puisque transitoirement la rationalité est diminuée, réduite.

Donc on évoque ici la conscience profonde qui est « l'être au monde », la présence à soi-même, celle qui correspond au cœur et non pas à la tête.

L'exploration de la conscience et des mémoires s'appuie sur un certain nombre de techniques à travers les différentes médecines traditionnelles. Bien sur, en Amazonie, ce sont les plantes qui servent de support principal vu leur omniprésence.

En résumé, pour le dire de manière simple, il y a trois ordres de plantes qui sont utilisées ce sont : les plantes purgatives, les plantes psycho-actives et puis ce qu'on appelle les plantes maîtresses.

Plantes purgatives

Dans le contexte de l'Amazonie péruvienne, ce qui est important pour le guérisseur n'est pas d'avoir des visions mais avant de purifier, de nettoyer son corps.

En se purgeant, inévitablement les récepteurs deviennent plus clairs, les capteurs fonctionnent mieux, les informations passent. Il s'agit en effet d'être « in-formé », formé de l'intérieur. L'information va surgir d'elle-même à mesure que nos « circuits » deviennent plus aptes à laisser filtrer l'information des mémoires engrammées.

Donc le plus important est la constante purification physique par les plantes purgatives ou vomitives. Evidemment cette purgation n'est pas simplement physique. On ne prend pas seulement des plantes pour vomir ce que l'on a mangé la veille mais pour nettoyer également le corps énergétique.

La purgation nécessite aussi d'un contexte rituel précisément parce qu'elle n'est pas que physique mais prétend s'exercer à tous les niveaux simultanément avec éventuellement des phénomènes secondaires de modification de la conscience.

Quand on utilise une plante, on procède rituellement selon l'effet recherché.

Prenons l'exemple de la feuille de coca, la plante sacrées des Indiens des Andes. Si j'en attends de mieux digérer après un lourd repas vu ses propriétés digestives, je ne nécessite pas d'un rituel long et compliqué car dans ce cas je sollicite uniquement ses effets au niveau physique.

Si je souhaite par contre bénéficier d'éclaircissements au niveau psychique, un rituel et une préparation s'imposent alors. Si de plus je veux être enseigné par la coca comme l'ont été les Incas pour construire le site sacrée du Machu Picchu et toute la civilisation des Andes, il s'agira d'une toute autre affaire requérant un corpus rituel bien plus élaboré et des étapes précises et longues d'initiation.

Les conditions rituelles de prise de plantes se modifient selon le niveau de sollicitation envers celles-ci.

Le niveau psychocorporel agit sur les émotions, le sensitif, tandis que le niveau somatique profond atteint la connaissance, le savoir.

Les plantes de connaissance nécessitent de clés pour en quelque sorte s'activer et ces clés sont toujours fournies par la dimension rituelle.

Les plantes purgatives sont très nombreuses et c'est probablement le plus grand chapitre de la pharmacopée traditionnelle. Ces plantes usent de tous les émonctoires : peau, reins, poumons, tube digestif, etc. Le corps va être très sollicité. Donc les personnes qui veulent connaître les pratiques de médecine traditionnelle (même dans nos séminaires) doivent s'attendre à ce que ce soit aussi très physique et vivre cette aventure avec leurs corps et pas simplement à partir de la parole, de l'intellectuel à l'imaginaire.

Plantes psychoactives

Il existe une vaste catégorie de plantes psycho-actives. Nous utilisons principalement l'ayahuasca qui est une liane visionnaire. On parle en médecine occidentale « d'effets hallucinogènes », formule tout à fait inadaptée puisque le mot hallucination évoque une perception sans objet ou une fausse perception des sens.

Ce qui déjà en soi est une trahison de langage parce que si dans le travail avec l'ayahuasca on peut avoir éventuellement des perceptions diverses ou même des visions, celles-ci ont toujours un objet réel qui est un objet psychique.

Un objet psychique est aussi réel qu'un objet physique. Si j'ai peur et que je vois un monstre, ce n'est pas une incohérence, ce monstre à un sens, il me parle, il fait sens, il est congruent avec mon existence.

Cette vision n'a pas d'objet physique et j'en suis conscient (il n'y a pas tromperie non plus de ce côté-là) mais elle possède un support psychique identifiable.

Une hallucination est une perception qui n'aurait ni queue ni tête, ne fait pas sens, ne peut trouver son intégration dans la vie psychique du sujet.

Je crois qu'il faut massacrer une fois pour toute l'usage du mot « hallucinogène » en relation aux plantes psychoactives. Cela porte un tort énorme à des travaux comme les nôtres parce que c'est carrément faux et sert de commode épouvantail pour les articles à sensation destinés à effrayer les « braves gens » et du même coup paralyser toute recherche en la matière.

Il suffit de mettre dans un article que le docteur untel utilise des plantes hallucinogènes dans sa thérapie pour que monsieur tout le monde s'imaginer des cohortes d'hallucinés déambulant dans les rues de Paris.

Si vous y rajoutez « sorcier », « Amazonie », « drogue », vous obtenez un amalgame parfait pour susciter hypocritement une levée de bouclier de la bonne conscience populaire.

Il s'agit d'un non-sens qui naît de l'ignorance et correspond à la mentalité scientifique du XIXe qui commença à prendre contact avec tout cet univers de l'autre, du sauvage, de la pensée primitive, de la pensée « magique ».

A titre d'illustration, je vous conseille un texte absolument délicieux d'un médecin français, Pierre Reimburg qui en 1910 est envoyé par le Ministère de la Santé publique en Amazonie pour en étudier les ressources botaniques.

Il apprend l'existence de l'ayahuasca et a courageusement envie d'auto-expérimenter. Il demande à un

guérisseur, Théophilo, de lui préparer et donner l'ayahuasca.

A cette époque les rapports sont extrêmement détaillés, il racontera dans le détail toute sa session. Il prend l'ayahuasca et au bout d'un certain temps il commence à sentir son cœur qui bat plus rapidement, il prend son pouls qui est accéléré et commence à angoisser.

Il va alors se regarder la pupille des yeux dans la glace et la trouve dilatée : l'angoisse monte encore.

Entrant en panique, il sollicite Théophilo qui essaye de l'apaiser en lui disant que ce sont les effets normaux du début de la prise.

Notre docteur pense que ce type est inconscient et qu'il est en train de s'intoxiquer avec un poison violent.

Il commence alors à s'auto-médiquer tout et n'importe quoi dans le désordre : caféine, ipéca, éther...

ce qui ne fait qu'empirer la situation. Théophilo lui recommande de rester au calme et dans l'obscurité mais rien n'y fait. Il finit par s'effondrer spectaculairement sur une malle !

Tout cela est raconté de manière très épique. Il terminera avec des maux de tête pendant quatre jours.

Bien qu'ayant refusé de suivre les indications du guérisseur et s'être bourré de toutes sortes de produits, il conclura en disant : « cela montre bien que l'ayahuasca est très toxique » !

Ce texte-là, comique avec le recul du temps, a cependant bloqué les recherches françaises sur l'ayahuasca pendant les trente années suivantes. Reimburg avait bien montré que l'ayahuasca était toxique !

Dès qu'on évoque l'immersion dans le vécu intérieur, sans les références et repères rationnels (Reimburg tente immédiatement de s'y raccrocher), cela provoque pour le rationaliste moyen un bel état de panique.

Chez tout occidental, une telle peur est prévisible (heureusement pas toujours aussi dramatique) et il est d'autant plus important que cela se passe dans un contexte où il y a un dispositif thérapeutique symbolique (ou rituel) qui permette l'intégration de l'expérience.

Ces plantes psycho-active vont permettre au sujet de visualiser ou percevoir par lui-même son monde intérieur.

Il ne s'agit pas simplement de visions ou images. Les plantes vont permettre d'élargir toutes les fonctions du cerveau droit, donc toutes les perceptions aussi bien externes qu'internes sont modifiées.

Tout le spectre au travers duquel on perçoit la réalité extérieure et notre réalité intérieure est soit élargi, soit décalé. Notre spectre visuel va du rouge au violet.

En prenant l'ayahuasca on risque de l'élargir et voir également dans les infrarouges ou les ultraviolets.

On entendra éventuellement les ultra-sons ou infra-sons. On va déplacer, modifier, élargir notre champ perceptuel.

Cela joue aussi au niveau des sens internes souvent inconscients : la perception de nos limites corporelles, notre position dans l'espace, le sens du temps qui s'écoule, etc.

C'est évidemment assez déroutant de tout à coup ne plus sentir les choses comme on les sent habituellement.

Pour faire face à cette modification du réel on tente généralement de s'appuyer au départ sur nos références habituelles : par exemple en se disant que ça ne va pas durer longtemps... mais le temps est modifié et ne s'écoule plus de la même manière.

On peut être par exemple dans une « boursouffure du temps » ou un temps parallèle et deux heures chronologiques, cela peut vouloir dire ici une seconde ou une éternité...

L'amplification des sensations peut parfois amener à la sensation d'une mort imminente.

Je dis bien « sensation » parce qu'en réalité personne ne meurt avec l'ayahuasca.

Cette approche des extrêmes permise par les plantes psycho-actives est la source initiatique.

En effet, quels sont les deux extrêmes qu'on puisse atteindre ? La mort physique et la mort psychique.

On va s'en approcher quelque part par ce remue-ménage au niveau de notre perception interne, remue-ménage quand même relatif.

Je m'exprime ici de façon un peu comique mais au cours des sessions nous offrons en fait un

accompagnement très étroit pour vivre ces expériences et un cadre structurant marqué par un certain nombre de techniques qui vont agir directement sur le corps et le cerveau droit pour moduler les effets psycho-actifs à volonté.

Ce ne sont pas les fonctions rationnelles relativement inopérantes qui vont être sollicitées : on va très peu parler au sujet pendant une session d'ayahuasca.

Par contre on fera appel au langage symbolique, à la codification symbolique des gestes, des postures...

Les explications sont remplacées par des chants par exemple, formes symboliques d'expression qui toucheront directement la sensibilité du patient, des modulations spécifiques de la voix susceptibles de, par exemple, calmer le patient ou bien augmenter l'intensité des effets si nécessaire.

Donc un cadre très précis est mis en place qui permet de s'approcher des deux grandes peurs fondamentales qui nous habitent : notre disparition physique (la mort), notre disparition comme être psychique (la folie).

Dans les deux cas notre perte de contrôle.

Quand on s'approche de ces deux extrêmes-là, on va droit à l'essentiel et c'est évidemment ce qui en fait l'intérêt.

La puissance de l'expérience nous oblige à céder, à perdre le contrôle pour laisser émerger ce qui se cache derrière nos peurs.

Nous pouvons alors prendre conscience de la manière dont ces peurs fondamentales infiltrent notre vie.

Voilà ce que l'on entend par expériences initiatiques, celles qui nous permettent d'aller à l'essentiel.

Avant de céder, on résiste en s'accrochant à ce que l'on croit notre vie et qui ne sont que nos peurs, nos élaborations, nos projections égotiques.

On se dit : « mais qu'est-ce que je suis venu faire en Amazonie ? Pourquoi je ne suis pas resté à Jullouville-les-pins comme tout le monde ? »

On pense aux gens qu'on aime, qu'on va perdre puisque l'on est en train de mourir et on évalue alors véritablement ses attaches affectives.

On révisé comme jamais ce qui est important dans l'existence, le temps perdu, les énergies dispersées, etc.

Toutes ces angoisses vont surgir, de manière désordonnée peut-être, mais nous conduisant à toucher finalement ce qui est essentiel en nous et pour nous.

Quand on va vraiment au cœur de nous-mêmes, amenés à nous dépouiller de ce qui est accessoire dans nos vies, qu'est-ce qui reste ?

Cette expérience est automatiquement métaphysique car elle engage forcément à reconnaître nos assises situées au-delà bien souvent de notre conscience ordinaire.

Finalement, cela revient à identifier nos systèmes de croyance enracinés dans l'inconscient et nos certitudes fondamentales, en termes plus populaires : ce qui nous tient réellement à cœur ou nous prends les tripes.

Et à ce moment-là, la « tête » est de peu de recours, je peux vous l'assurer.

C'est au niveau du cœur que nous rencontrons notre véritable assise (et ses déficiences).

L'approche de ces extrêmes constitue un passage utile mais non pas le but final de l'expérience.

Le but final est de tirer de ce vécu des informations (enseignements, révélations) susceptibles d'être amenées à la conscience pour ensuite enrichir la vie quotidienne.

C'est-à-dire que l'on va plonger dans cette somatique profonde, quitter nos sécurités rationnelles pendant un temps limité pour revenir à la conscience ordinaire doté d'éléments nouveaux pour la construction de notre incarnation là-maintenant.

Cette plongée ne peut s'effectuer sans installer d'autres sécurités temporaires de substitution.

Une de ces mesures essentielles de sécurité consiste à s'assurer pour ces expériences, de la présence d'un guide compétent.

On s'en remet transitoirement à quelqu'un d'autre chargé de garantir notre intégrité physique et psychique, ce qui suppose évidemment une grande confiance, une foi de base.

Comme je l'ai déjà signalé, le point focal de rencontre entre l'homme moderne et l'homme traditionnel est représenté par le cœur qui régule la foi.

Quand je dis foi, je ne dis pas croyance. Il est important de bien distinguer ces deux concepts.

La foi, pour moi, c'est l'adhésion à l'élan vital, à la puissance salvatrice de la vie sur la mort, du bien sur le mal : en bref la vie fait sens même et surtout dans sa composante douloureuse.

Je crois en la Vie, j'ai foi en la victoire du vivant sur tout processus de mort physique, psychique ou spirituelle.

Toute souffrance s'inscrit donc dans un processus qui la dépasse pour générer un bien supérieur.

Pour le dire simplement, tout finira bien en ultime instance.

On formulera ensuite notre foi de façon plus spécifique : foi dans les plantes, foi dans la conscience universelle, foi dans telle figure religieuse, foi dans l'énergie cosmique...

Mais initialement la foi est un élan, une impulsion qui emporte l'être tout entier vers une dimension de l'ordre de la transcendance ou du sens supérieur de l'existence.

Il ne s'agit donc pas d'une adhésion rationnelle mais de la découverte en soi d'une force vitale qui dépasse nos propres peurs, nos propres renoncements, qui dit « oui » à la vie.

C'est cette foi qui permet d'accepter transitoirement le dépôt de la confiance dans les mains d'un guide qui, en tant qu'être humain, est par définition faillible.

Au-delà de ses déficiences, de ses faiblesses, de ses erreurs, etc., ce guide s'inscrit dans un système plus vaste, transcendant, de protection que permet la foi.

Les mécanismes concrets de cette protection sont figurés par le rituel.

Une condition nécessaire et suffisante pour entreprendre cette démarche réside donc dans la sincérité, corollaire de la foi.

Est-on jamais sincère à 100 % ? Non, probablement car nous n'échappons pas à nos projections, à nos pulsions inconscientes, mais nous faisons appel ici à cette sincérité de base, consciente, volontaire qui permet de faire le premier pas.

La foi est toute dans ce petit geste, qui est à la fois un grand geste, celui de l'audace confiante pour faire le pas et qui permet simultanément de libérer de puissantes forces psychiques et spirituelles.

Oser, tout en prenant un minimum de sécurité (choix du guide, contexte, attitude intérieure) de façon à ne pas confondre audace et témérité.

Ce que le dicton consacre en affirmant : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! ».

Plantes-maîtresses

Abordons maintenant la troisième catégorie de plantes appelées « plantes maîtresses ».

Les plantes maîtresses représentent un groupe de plantes qui ne sont pas vraiment psycho-actives ou psychotropes quand on les prend sans préparation particulière.

Mais dans certaines conditions techniques (isolement dans la forêt ; alimentation particulière ; préparation rituelle ; etc.) l'effet psycho-actif se manifeste de façon puissante.

Notre observation clinique appuyée par les informations des guérisseurs nous permet d'affirmer qu'il existe un véritable catalogue, et très spécialisé, d'applications psychothérapeutiques pour chaque plante-maîtresse.

Chacune a une fonction spécifique prédominante au niveau psychique. Ce qui est tout-à-fait étonnant. Il y a par exemple une plante qui sert à dissoudre les peurs, depuis les frayeurs d'enfants jusqu'aux angoisses métaphysiques. Une autre plante permet l'accès aux mémoires anciennes et facilite le resurgissement de souvenirs enfouis.

Reprendre contact avec sa propre histoire, puis celle de la famille, des ancêtres, autorise une réorganisation

de la constellation affective.

Cette plante est souvent indiquée en début de psychothérapie en suscitant un bilan du passé.

Une troisième plante sert à une meilleure définition de sa personnalité, de son identité. Elle répond au « qui suis-je? » et par-là même facilite la prise de décision ultérieure sur son propre destin.

Le thérapeute dispose donc d'une espèce de clavier sur lequel il peut composer un traitement adapté aux priorités de son patient.

Ces plantes maîtresses sont toutes dotées de ce que les guérisseurs appellent une « mère » (madre). Le mot en lui-même est intéressant parce qu'il évoque la notion de matrice, et je préciserais « matrice énergétique ». Chaque plante, pas chaque pied de plante, mais chaque espèce de plante, de manière collective, possède une matrice, une forme, une identité.

Je crois qu'on peut comprendre ça en l'illustrant, par exemple, à propos de l'amour des chevaux. On reconnaîtra chez un passionné de cheval une forme de relation « aux chevaux » en général qui s'exprimera par des relations particulières à quelques-uns d'entre eux.

Le cheval représente dans la psyché de cette personne une manière d'être au monde, un type de relation affective, une façon de se mouvoir dans l'espace... « Le cheval » devient le prototype de tous les chevaux du monde et représente donc en cela une matrice énergétique.

L'humanité est aussi dotée d'une matrice énergétique ou psycho-spirituelle mais ce qui nous différencie des animaux et des plantes c'est le fait que chaque individu possède une matrice individuelle spécifique, son « génie » propre.

Ce qui, cependant ne nous place pas en discontinuité avec le reste du cosmos. Les guérisseurs, amazoniens en tous les cas, possèdent l'art ou la science d'extraire la matrice énergétique des éléments naturels, de leur support physique pour leur usage énergétique. Par exemple pour incorporer à volonté cette matrice dans le corps d'une autre personne et, ce faisant, modifier sa structure énergétique.

La personne pourra ainsi acquérir certains attributs caractéristiques de l'animal ou de la plante en question. Un maître-guérisseur peut ainsi opérer de surprenants transferts observables sur le plan clinique.

Cet art incroyable pour notre raison occidentale peut se révéler également dangereux, l'usage bénéfique ou maléfique restant lié à l'éthique de celui qui opère.

Je parlais auparavant des « virotes », c'est-à-dire des dards dits magiques. Les sorciers peuvent projeter des dards magiques ainsi appelés parce qu'ils sont sans support matériel et de cela je peux témoigner par expérience personnelle répétée.

Ces pratiques existent et ne dépendent pas d'une croyance mais sont des faits observables, même pour un occidental ignorant de ces cultures.

Ces histoires semblent faire partie de la légende et du folklore et l'occidental préfère le prendre ainsi de manière à s'éviter toute réflexion de fond sur le sujet et une remise en question douloureuse de ses certitudes. Cependant, j'ai eu l'occasion d'en parler avec quelques scientifiques et en particulier avec un professeur de physique quantique de l'Université de San Diego en Californie, Fred Alan Wolf.

En résumé, il considérerait que la physique quantique offrait des modèles tout à fait cohérents avec ces assertions extraordinaires à notre sens commun et que les guérisseurs n'entraient pas en contradiction avec les possibles ouverts par cette discipline.

Transferts énergétiques, univers parallèle, modification des limites conventionnelles espace-temps, etc. : autant de concepts « classiques » dans les disciplines les plus avancées de notre science contemporaine.

Je crois important de souligner que sous un discours qui peut paraître joyeux et folklorique se cache tout de même un savoir sur la matière, l'énergie, les aspects de la réalité du monde qui nous entoure et de notre monde intérieur, des plus sophistiqués. Pour les chercheurs des sciences exactes ce savoir recèle probablement une source inédite d'informations essentielles.

Tout cela veut dire aussi qu'il existe une communauté structurelle entre l'être humain, les plantes et les animaux et d'une façon encore plus large avec tout le cosmos.

Cette communauté énergétique structurée nous fait frères. Évidemment et d'abord frères entre nous, les êtres humains. Mais toute la nature montre une structure énergétique qui s'étend aux éléments minéraux et aussi à des lieux, des sources, des cascades, des grottes, les étoiles, les astres...

Cette « mère » ou « génie » dépasse la simple notion d'énergie dans le sens physique classique de la chose mais inclut aussi une conscience, un être, de l'esprit, c'est-à-dire de la Vie.

Si l'esprit vivant habite toute chose, les implications dans notre vécu quotidien par rapport au respect dû aux autres êtres et à la nature entière s'avèrent considérables.

Quelques implications énergétiques

Cela ne veut pas dire que les gens d'Amazonie n'écrasent pas une fourmi parce que c'est un être vivant.

Cette communauté énergétique est en effet aussi hiérarchisée et si nous sommes frères, nous ne sommes pas identiques et il y a des frères aînés (ou qui devraient en assumer la responsabilité).

A travers le travail avec les plantes-maîtresses il est possible par exemple d'identifier en soi-même une structure zoomorphe qui correspond à notre personnalité. Ce que le langage populaire reconnaît en parlant par exemple d'ours mal léché ou de langue de vipère.

Ces attributs animaux, plus que des images, manifestent une véritable structure ou matrice énergétique qui infuse plus ou moins la personnalité et peut imprégner même physiquement le sujet qui finit par ressembler à l'animal en question. Ces éléments archétypiques en termes jungien sont propres à chaque individu.

Lors d'expérience de modification de la conscience avec l'ayahuasca, il est possible de découvrir « l'animal qui nous habite » en le sentant physiquement en soi.

Lors de ces vécus, le sujet ne perd pas sa conscience humaine mais se sent authentiquement l'animal qu'il est partiellement, avec les gestes, les réflexes, les postures, la psyché de cet animal.

Ces expériences peuvent se révéler très impressionnantes. Elles sont vécues de manière agréable par le sujet qui peut même se sentir fasciné par la nouveauté des fonctions animales qui tout à coup l'investissent.

Le sujet accède ainsi à la reconnaissance de structures profondes de sa personnalité et dans un ordre thérapeutique, cela lui permettra de dompter et maîtriser son animal pour mettre au service du frère aîné, l'être humain qu'il est, les attributs positifs de celui-ci.

Si l'on sait que l'on est serpent par exemple, on sait que l'on aura plutôt de la facilité à faire de la médecine, à faire de la thérapie ou à aller dans les voies de la connaissance et du savoir, mais on sait aussi qu'un de nos défauts peut être de devenir une véritable langue de vipère : médire avec des paroles venimeuses, injecter le poison des mots au cœur de l'autre, envenimer les situations et empoisonner l'existence d'autrui. Cela permet donc de connaître sa force et la pente possible de ses déficiences.

Un des enseignements très importants des traditions, c'est que nous n'avons pas le droit de nous laisser dominer par l'animal dont nous sommes porteurs, par la structure zoomorphe qui nous habite.

Un félin peut devenir un prédateur terrible. L'être humain a l'obligation d'avoir sous contrôle la structure zoomorphe qui lui correspond et c'est en ce sens-là que les animaux sont soumis aux hommes, dans le sens noble du terme.

Nous avons l'interdiction de renverser l'ordre hiérarchique : cela constitue une gravissime transgression.

Cette transgression existe cependant dans les voies de la sorcellerie où des sorciers se laissent posséder par l'esprit d'un animal et exercent leurs fonctions prédatrices pour exprimer la haine et la négation de la Vie.

Il existe donc une espèce de communauté énergétique dans tout le cosmos manifestée par des

« champs », des « structures » ou des « empreintes » énergétiques qui traversent aussi bien le monde animé que le monde inanimé, toute la Vie. Ces matrices peuvent être mobilisées d'une personne à une autre ou d'un espace à un autre.

Il s'agit d'un instrument thérapeutique extraordinaire.

Pour l'anecdote, je vous signale un des usages classiques en médecine traditionnelle des animaux pour ces transferts énergétiques.

Cela existe dans le monde entier mais le Pérou a la particularité d'utiliser la technique du cochon d'Inde (soba del cuy). Ces petits rongeurs sont frottés vivants sur le corps des personnes malades et absorbent les énergies mauvaises de cette personne. L'animal en meurt. Il est alors autopsié par le guérisseur pour identifier sur ses organes la pathologie du sujet dont les énergies ont été transférées sur les viscères de l'animal.

Là encore le folklore apparent cède le pas à un véritable savoir quand la vérification scientifique révèle d'étonnantes preuves.

Victor Reyna, professeur de chimie à l'Université de Lima, formé à Paris, s'est donné la peine de procéder à une observation systématique par photos des viscères des cochons d'Inde autopsiés avec les conclusions du guérisseur et ensuite de les comparer avec les dossiers médicaux des patients et en particulier les examens complémentaires et l'imagerie scientifique.

La coïncidence des observations du guérisseur et du corps médical dépasse largement le simple hasard, ce qui a mérité la publication de ces travaux. Il faut observer que de plus ce transfert est non seulement diagnostique mais thérapeutique et qu'après un certain nombre d'opérations similaires la guérison éventuelle du patient est signée aussi par la survie saine du cochon d'Inde.

Voilà des faits simples qui bousculent vraiment nos idées et qui sont tout à fait accessibles à l'observation.

Autre fait collatéral que je crois utile de signaler, c'est celui de la formation des rebouteux par les plantes.

Ces rebouteux très étonnants sont capables de réviser tout le squelette en quelques minutes en détectant blocages, déplacements, séquelles d'accidents, d'affections rhumatismales, etc.

La remise en place est aussi rapide et efficace. Or, ce savoir a été acquis uniquement en prenant des plantes : personne ne leur a jamais enseigné ni l'anatomie, ni la physiologie, ni la statique...

L'ingestion de certaines plantes-maîtresses spécifiques donne accès à l'enseignement, à travers les rêves et les états modifiés de conscience, de l'anatomie et des techniques de reboutage.

Il s'agit d'une fonction très spécialisée. Aussi incroyable que cela paraisse, les résultats sont cependant là pour prouver que la chose est possible.

Comme pour le reste du savoir, tout le monde (même un occidental) peut avoir accès à ces connaissances en se donnant la peine d'ingérer les plantes et suivre les exigences de la diète et de l'abstinence qui conditionnent sa fonctionnalité et son inocuité.

En ce domaine, les observations cliniques seraient faciles à réaliser et indubitables. Cela pose évidemment beaucoup de questions sur la transmission des savoirs.

Le concept énergétique englobe ainsi de multiples dimensions de l'existence.

Pour la société traditionnelle amazonienne, avoir de la chance ou de la malchance tient aussi à notre corps, dans sa dimension énergétique indistincte de la dimension physique.

On se rappellera que même en Occident quand un marin montait sur un bateau il pouvait apporter la poisse parce qu'il amenait avec lui de mauvaises énergies.

Cela pouvait aller jusqu'à ce qu'on le mette par-dessus bord pour rétablir l'harmonie et la chance. La notion de malchance était liée aussi à une présence physique.

Une partie importante de la médecine amazonienne consiste dans l'art d'attirer la chance ou en sorcellerie produire la malchance.

On peut travailler sur le corps énergétique des personnes pour les mettre en synchronicité avec l'existence et cette harmonie suscite la chance. A l'inverse, le déphasage d'avec la vie (désynchronicité ?) induit une série de malchances.

Il s'agit d'un art très sophistiqué dont la première utilisation consiste à provoquer chance ou malchance dans des relations entre hommes et femmes.

On l'appelle alors l'art de la « pusanga » et attirer le sexe opposé ou séparer les couples est une pratique qui fonctionne très bien. Ces changements sont le plus souvent relativement superficiels et temporaires mais parfois peuvent durer des dizaines d'années.

L'action sur le corps énergétique vise à provoquer des changements inconscients au niveau des relations entre les personnes en utilisant certains trucs comme par exemple l'usage de parfums perçus de façon subliminale par les sujets à attirer.

Ces parfums exercent une fascination et attraction inconscientes prêtés à la personne d'où émane ces parfums comme étant partie d'elle-même.

Par l'odorat, l'action sur les humeurs au niveau limbique s'exerce en silence. Le sujet « parfumé » est perçu comme charmant et ce charme nous rappelle les philtres d'amour de notre propre tradition occidentale. Bien entendu, entre être séduit et aimer il y a un abîme. On ne peut s'exonérer du travail sur soi à long terme pour les changements de fond.

Cette manipulation des affects appartient clairement aux pratiques sorcières bien que dans le contexte amazonien elles soient souvent considérées comme relativement innocentes et partie du « jeu amoureux ».

Nombre de guérisseurs le considèrent comme un art respectable pour servir aussi à réparer des couples... même en forçant un peu les choses.

L'intégration du vécu non-ordinaire : rituel et dispositif thérapeutique

Ainsi, l'exploration de différentes techniques faisant appel aux plantes, toujours dans un contexte rituel, pour atteindre cette zone qu'est la somatique profonde, nous donne accès à un univers qui dépasse largement celui du sujet dans son vécu social et biographique.

Les portes s'ouvrent sur des dimensions transgénérationnelles et au-delà transpersonnelles. Le sujet cesse d'être un individu isolé, coupé de ses racines, de lui-même et de l'univers extérieur.

Il devient un sujet inscrit dans une généalogie, dans un univers vivant, dans un cosmos vivant et avec une histoire individuelle porteuse de sens à l'intérieur d'une histoire collective et de l'aventure universelle de la Vie.

Cette réintégration du sens individuel de sa vie dans le grand courant transcendant du Sens de la Vie, rétablit la dimension du spirituel ou du religieux et devient fonction réparatrice et guérissante.

C'est dire que notre symbolique individuelle explorée à travers ces techniques-là n'a de sens que si elle s'inscrit finalement dans une symbolique collective ou universelle.

Évidemment c'est là que surgit la notion de valeur, de religion, de croyance, en somme de cadre symbolique.

Quant un jeune indien prend à l'adolescence des plantes destinées à l'initier, il a déjà derrière lui ou avec lui toute une quantité de mythes, de légendes, d'histoires qui permettent qu'immédiatement tout son vécu avec les plantes, avec l'ayahuasca, trouve sa place.

Le cadre est déjà tout préparé. L'esprit des plantes, les mères des plantes, il en a déjà entendu parler.

De plus, dès le lendemain matin il va travailler comme les autres aux champs.

Donc l'inscription symbolique individuelle dans le cadre culturel collectif lui est très facile, elle est déjà toute prête, le terrain est clairement balisé.

Par contre, quand un occidental va vivre ces mêmes choses, sa symbolique individuelle ne trouve pas un contexte d'intégration préparé culturellement pour situer ces expériences.

Cela peut être très dangereux parce que le sujet va avoir tendance à interpréter du matériel non rationnel sur un plan rationnel. Les méprises peuvent s'avérer tragiques.

Permettez-moi ici une anecdote personnelle. Bien que m'estimant suffisamment préparé, au cours d'une de mes premières séances de plantes «on» me disait - ce «on» me sort naturellement parce qu'il y a toujours la sensation qu'on est enseigné par «un autre» et non par suggestion individuelle – «on» me disait donc que pour évoluer il me fallait tuer quelqu'un ! Evidemment je ne l'avais pas prévu au programme et cela ne me plaisait pas beaucoup...

J'ai été très embêté par cette information venue avec force et qui me semblait tout à fait impossible à accepter.

Cela voulait donc dire tout arrêter de ces explorations dans lesquelles j'avais investi beaucoup d'espoir.

J'ai mis quelque temps à comprendre qu'il fallait effectivement que «je tue quelqu'un en moi».

Qu'il y avait des aspects de ma personnalité qui étaient appelés à disparaître et cela se ferait avec ma contribution volontaire.

Malgré ma supposée préparation, brutalement je me suis retrouvé sans distance.

S'il n'y a pas quelqu'un qui est là pour resituer la dimension symbolique, l'intégration risque de se faire par erreur au niveau inadéquat.

Donc il est absolument nécessaire d'avoir un cadre d'intégration et d'avoir quelqu'un qui guide parce qu'existe le risque permanent d'interpréter sans transition à un premier degré ce qui souvent se passe à des degrés supérieurs.

Le rituel restitue donc un cadre symbolique précis, fondamental pour transiter vers ce monde-autre. Qu'on entende par «monde-autre» celui extérieur des matrices ou «mères» des plantes ou bien celui que nous considérons notre monde intérieur et que j'appelle ici «somatique profonde», nous requérons d'un cadre symbolique pour y aller mais surtout pour en revenir.

Parce qu'aller de «l'autre côté» est facile. On peut se shooter avec n'importe quoi et être projeté quasi-instantanément de «l'autre côté» mais le problème est d'en revenir et d'en revenir vraiment, ici et maintenant, et de plus enrichi de l'expérience que l'on a pu vivre.

La notion de rituel est souvent mal comprise, c'est un mot qui a besoin d'être redéfini dans notre culture : disons que c'est un *dispositif thérapeutique* qui permet à la symbolique individuelle d'être intégrée dans la symbolique collective. A ce titre, le rituel ne peut pas être inventé mais naît de l'expérience.

Il est imposé par la plante ou par les supports qu'on utilise. Si j'utilise comme véhicule un poids-lourd, je ne peux pas conduire comme s'il s'agissait d'une bicyclette.

Le véhicule m'impose une certaine conduite, je suis contraint par sa structure, sa puissance, sa forme, en quelque sorte par la «matrice» de ce véhicule.

L'usage de l'ayahuasca n'est pas identique à celui du tabac qui est aussi une plante de la famille mal nommée «hallucinogène», et plus proprement dite «visionnaire».

La plante elle-même impose une structure rituelle, extrêmement précise, rigoureuse.

Le tabac, collectivement, présente un certain nombre de caractéristiques sur la base desquelles chaque guérisseur ou chaque praticien annexe son propre apport énergétique.

De même qu'une partition musicale est collectivement identique et contraignante mais chaque interprète va y adjoindre sa propre note.

Le rituel est ainsi imposé, soit au travers de l'enseignement des maîtres-guérisseurs, soit à partir des auto-expérimentations : on apprend à conduire un véhicule avec un enseignant ou seul.

Mais dans tous les cas, on ne fait pas ce que l'on veut.

Je vois souvent des patients qui considèrent être en cohérence avec cette idée en affirmant que lorsqu'ils fument «des joints» par exemple ils procèdent à un rituel.

Ils mettent une bougie par ici, brûlent un encens par là, passent une musique des Pink Floyd qui va bien avec le cannabis et le tour est joué !

Il s'agit d'une création esthétique destinée à se relaxer éventuellement et passer un bon moment, mais ce n'est d'aucune manière un véritable rituel.

Un rituel requiert une technologie précise, rigoureuse et alors devient véritablement opératoire donc dangereux si on le fait de façon incorrecte.

Un rituel inversé est également opératoire mais dans la nuisance. On ne peut jouer avec la manipulation des énergies et il existe une nécessité absolue de suivre un apprentissage pour connaître le fonctionnement des rituels.

On passera ensuite à « son » propre rituel en s'appropriant la matrice collective et la métissant de ses propres énergies, de sa nature et sa personnalité.

Le rituel est cette porte d'entrée qui permet de procéder à une incursion dans le monde-autre et ensuite d'en revenir.

En effet, quand on est de « l'autre côté », on a besoin de signes qui constituent un langage compréhensible à la psyché, à l'être tel qu'il est selon les référents de ce monde-autre et qui diffèrent par nature de ceux de ce monde-ci.

Ces codifications sont des portes entre ces mondes à la condition d'être cohérents et intelligibles simultanément sur les deux versants.

C'est pourquoi ils s'appuient sur des structures symboliques qui parlent aux sens aussi bien dans le champ de la rationalité ordinaire comme dans celui de la pensée analogique non-ordinaire du monde psychique.

L'utilisation des plantes visionnaires dans un cadre rituel va susciter un phénomène de révélation, chacun découvrant à l'intérieur de lui-même la manifestation de la vie dans ses aspects occultes ou non directement accessibles à la conscience de veille habituelle.

C'est en lisant de cette façon ses propres archives personnelles, puis celles de dimension collective, que le sujet va découvrir qui il est et comment fonctionne la vie en lui et à travers lui.

Ces pratiques s'inscrivent donc dans une voie de révélation et, à mon sens, voilà la définition-même d'une voie initiatique.

La révélation progressive subira une authentification par l'auto-vérification des « vérités » dévoilées au niveau de la vie du sujet, de son être propre et jusque dans la matérialité de son corps.

La question du sel

Au passage, je ne veux surtout pas rater l'occasion qui m'est donnée de parler de certaines techniques qui sont utilisées par les guérisseurs et qui assument cette double dimension pratique et symbolique.

En effet, toute pratique traditionnelle dispose de cette double réalité symbolique ou énergétique mais aussi physique, concrète.

Lors d'isolements en forêt, le sujet ingère des plantes initiatiques avec une diète qui exclue complètement le sel. On peut se demander pourquoi est-il nécessaire de laisser le sel pour utiliser certaines plantes ?

Dans l'histoire de l'humanité, on note que les routes du sel sont à la fois celles des grandes civilisations.

Les animaux dans la forêt ne consomment pas de sel ou très peu. Le sel joue un rôle d'isolant électrique ou énergétique. Les animaux sont en contact direct avec la nature, ils sont appelés par la nature, ils ressentent la nature. Nous avons introduit le sel à moment donné dans notre alimentation, ce qui nous a permis, jusqu'à un certain point, de nous séparer un petit peu de la nature.

Etant peu ou prou isolé des énergies de la nature, l'appel instinctuel s'est émoussé en nous. Quand une

femelle animale est en chaleur, le mâle ne peut résister à cet appel qui devient impératif.

Un animal sauvage auquel on donne du sel commence à devenir docile et vous pouvez le dompter plus facilement parce qu'il commence à perdre son réflexe et sa sensibilité à l'appel de la nature.

Nous avons par contre conquis une relative distance qui nous octroie un certain gradient de liberté par rapport à ces pulsions et nous autorise des choix.

Donc le sel, en quelque sorte, introduit la dimension de la culture en nous dégageant de certains impératifs de la nature. Le sel semble donc lié à la naissance de l'individu et du libre-arbitre.

Ce thème mériterait vraiment des recherches aussi bien biologiques que symboliques et psychologiques parce qu'il investit simultanément divers domaines d'investigation.

Inversement, on remarquera qu'un des grands problèmes de santé publique de la civilisation occidentale contemporaine est précisément celui des affections cardio-vasculaires.

Or l'excès de sel y joue un rôle essentiel en pétrifiant les artères et en particulier celles du cœur et du cerveau.

Notre éloignement de la nature nous fait perdre notre connexion avec notre nature, avec l'esprit des choses et de la vie. Donc le sel a une fonction très importante et manger sans sel constitue une forme de régression.

Toute régression est potentiellement dangereuse et va à l'encontre des processus de vie aussi bien physique que psychique.

Cependant, dans un contexte de rituel, la régression est autorisée momentanément parce qu'elle vise finalement la guérison. Ce dispositif thérapeutique recrée un contexte de protection et instaure des limites dans la démarche régressive. L'absence de sel réduit les protections électriques du corps et rend transitoirement le sujet extrêmement vulnérable en « ouvrant » en quelque sorte son corps énergétique.

La sensibilité aux plantes psychoactives est décuplée et leurs effets psychiques deviennent évidents, les phénomènes de révélation se démultiplient.

C'est pourquoi ces plantes sont appelées « plantes-maîtresses » au vu de cette fonction enseignante intensifiée. L'intensité des perceptions sensorielles et psychiques du sujet obligent à un isolement protecteur dans un lieu sain et non perturbé.

Il est bien entendu nécessaire ensuite de « refermer » en quelque sorte ce corps énergétique pour sortir de l'isolement et que cette hypersensibilité induite s'émousse.

Si vous amenez un animal sauvage sur la place de la Concorde, vous le rendriez fou...

Le choix de la voie : risques et dangers

Pour terminer, permettez-moi d'insister sur les apports des médecines traditionnelles et sur les risques et les dangers qui les accompagnent.

Les médecines traditionnelles amazoniennes peuvent nous apporter des choses extraordinaires.

Entre autres choses, la possibilité d'explorer notre être profond et nos mémoires transpersonnelles et transgénérationnelles.

Nous avons dépassé les simples constructions théoriques et depuis 16 ans nous en témoignons dans notre pratique : cela représente de nombreuses histoires qui s'accumulent.

Il serait nécessaire d'aller un petit peu plus profond pour classifier ces expériences et sur cette base redessiner une espèce de cartographie interne de l'humain. Il y a beaucoup de choses à faire qui sont encore à l'état embryonnaire.

Dépassement ou régression

Comme on l'a signalé, ces pratiques possèdent une dimension régressive, c'est pourquoi elles doivent

absolument être transitoires et inscrites au sein d'un cadre symbolique ou un dispositif thérapeutique clair et précis.

Sinon on prend le risque d'aller vers *l'indifférenciation*, d'engager le sujet vers un vécu fusionnel dont la force d'attraction risque d'emprisonner à jamais le sujet.

Les conséquences peuvent être dramatiques sur tous les plans y compris bien entendu pour la santé physique.

Dans nos sociétés occidentales contemporaines, prédomine la dimension du féminin et en particulier dans tout le versant péjoratif du « New Age ».

Celui-ci affiche une prétention à une fraternité inconditionnelle (« Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ») qui tente de nier les différences et en cela rejoint curieusement les modèles de standardisation de la culture de consommation, de la MacDonaldisation envahissante.

Je crois qu'il est complètement erroné de proposer une évolution qui prétende nous économiser le travail de différenciation ou d'individuation pour reprendre le terme jungien.

Nous devons au contraire nous différencier, savoir ce que nous avons d'unique, de propre.

Tout le monde doit entreprendre la quête de son propre chemin sur un plan psychique, affectif et finalement spirituel. A défaut, notre corps, la somatique profonde, va internaliser puis manifester cette indifférenciation des degrés supérieurs de l'être.

L'indifférenciation envahit le champ aveugle de la médecine occidentale, celui des maladies dégénératives et auto-immunes où l'allopathie démontre un très haut degré d'inefficience (cancer, Sida, Alzheimer, etc.).

L'immunologie nous différencie au niveau biologique : ce qui est vrai psychiquement va devenir vrai physiquement. L'indifférenciation physique équivaut à une déficience immunitaire.

Les questions fondamentales d'identité qui sont en jeu supposent la différenciation.

La vie offre deux voies : la voie d'en-haut et la voie d'en-bas, si j'ose dire.

La sortie vers le haut correspond à la voie de notre dépassement vers notre unicité.

La sortie vers le bas est celle des échappatoires dans le fusionnel où le sujet disparaît dans la masse et refuse d'assumer son destin propre.

On ne peut vraiment se trouver que dans notre unicité où se rejoignent et s'unifient toutes nos « personnes ».

Pour le dire autrement, permettez-moi d'utiliser un symbole devenu chrétien : celui de la croix.

Le lieu où coïncident parfaitement nos contradictions est le centre de la croix.

Il n'y a qu'au centre de nous-mêmes, au point de cristallisation de nos souffrances que nous pouvons trouver l'issue à notre écartèlement entre nos tendances opposées.

Pour reprendre un terme de traumatologie, ce lieu de la « douleur exquise » dénonce cette fois-ci notre « fracture » psychique et affective.

Le travail d'évolution consiste alors à converger vers son propre centre en détectant l'endroit en nous qui nous fait souffrir le plus. Pas d'issue sans cheminer vers le centre de notre souffrance.

On est tenu, si on veut vraiment grandir et se libérer, d'aller hardiment et patiemment vers le point le plus sensible de notre être.

Il faut s'en approcher doucement parce que cela fait mal. Si l'on découvre quel est notre mal essentiel, le remède sera de la même évidence.

Les hagiographies nous enseignent que c'est probablement en ce lieu-même de notre crucifixion que se rejoignent toutes les autres croix, c'est-à-dire toutes les souffrances et donc tous les « autres ».

Celui qui n'ose pas s'engager sur cette voie choisit même passivement d'être dans la régression.

Il est inquiétant qu'à l'heure actuelle bien des individus, des groupes et des sociétés entières se risquent à l'indifférenciation collective.

Ce phénomène très fréquent et de haute dangerosité pour la santé de l'humanité s'exprime par exemple à travers la mode unisexe.

Les signes multiples de l'indifférenciation sexuelle signent une régression massive dans le fusionnel porteur de multiples formes de dégénérescences et perversions dont l'ultime manifestation est marquée dans les corps physiques (clonage, insémination hors de couples formés, polysexualité, auto-mutilations diverses, etc.).

L'indifférenciation du toxicomane

Les signes de l'indifférenciation sont également patents dans le domaine des toxicomanies que je connais d'un peu près.

Au risque de simplifier les choses, je dirais que le toxicomane fait le travail d'un chaman à l'envers.

Un jeune n'est pas bien dans sa peau, il ne va pas bien, il est effrayé ou dégoûté des perspectives que lui offrent la modernité, système monstrueux dans lequel on l'invite à s'engager ou à s'enfermer.

Il sent confusément qu'on lui demande de sacrifier quelque chose d'essentiel en lui, serait-ce la poésie, l'amour, la fantaisie ?

Par réflexe de sauvegarde, de préservation de cet essentiel qu'il pressent situé quelque part au-delà de lui, il cherche, tâtonne, procède à des essais.

Ce quelque part serait-il au-delà du réel, au-delà des apparences, au-delà des phénomènes superficiels et de ses perceptions ordinaires ? Où chercher, à qui demander ?

Il se méfie des adultes qui sont déjà prisonniers du « système » et fait plutôt confiance à son groupe qui offre un substitut collectif à son manque d'identité et la chaleur de l'amitié, la joie de la fantaisie.

Un joint circule ou une bouteille : partage de sensations nouvelles, sensation d'être initié à quelque chose qui échappe à l'enfermement social... c'est comme cela que ça commence.

Le passage « de l'autre côté » vient de s'effectuer sans rituel authentique, sans protection, sans guide, avec des substances inadéquates dans un contexte inadéquat, avec une motivation confuse et pas purifiée...

Mais la fascination est enclenchée : comment en revenir quand on n'a pas été structuré par la famille ou la société, quand aucun rite de passage n'a prémuni contre les mirages du numineux ?

Le désengagement sera variable selon les individus, encore faut-il qu'ils le souhaitent ou prennent conscience de l'impasse dans laquelle ils se sont fourvoyés.

Pour le toxicomane la dissociation d'avec la réalité va aller croissant. Il est passé de l'autre côté sans conscience de son acte et il va se trouver confronté à des énergies psychiques fantastiques, énormes, qui le dépassent totalement et le subjuguent au sens littéral.

Cette plongée hors de l'univers commun, dans l'extraordinaire où le mental peut tout créer à sa fantaisie et s'inventer un monde virtuel susceptible de satisfaire tous les caprices institue une fascination qui équivaut à une véritable aliénation.

A l'extrême, la dissociation induite peut être mortifère sur les plans physiques, psychiques et spirituels.

Mais de façon sous-jacente, la démarche tâtonnante d'un jeune avant de devenir toxicomane, représente une tentative d'automédication et de guérison.

Dans ce sens-là, tous les individus qui ont pris le chemin de la toxicomanie méritent au moins le respect pour avoir eu l'audace un jour de chercher des solutions à leur quête existentielle.

D'autant que l'auto-médication massive des adultes les disqualifient pour en juger sérieusement.

Cette recherche aura été le plus souvent confuse, pas très consciente, informulée, mal conduite mais elle signe un élan initial vers une quête fondamentale sur laquelle le thérapeute pourra s'appuyer.

A Takiwasi, il est en quelque sorte proposé aux sujets toxicomanes de reprendre cette quête initiatique engagée à travers la modification induite de la conscience, mais cette fois-ce de manière correcte et sûre.

Cette proposition valide donc la démarche initiale du patient tout en la reconduisant de façon structurée et

structurante. Il s'agit en particulier de mettre en place un dispositif thérapeutique qui assure un cadre symbolique d'intégration, un guide, l'éclaircissement des motivations de fond du sujet pour transformer sa conscience et finalement l'usage adéquat de substances inductrices non addictives.

L'accompagnement de proximité lors des séances où le thérapeute accompagne son patient au sein même du « monde-autre » en modifiant lui-même son état de conscience assure la confiance et constitue en soi une reconnaissance implicite de sa démarche de départ.

Sous forme de boutade, je dirai que comme au cinéma, il faut d'abord payer l'entrée pour voir le film.

Si on ne veut pas payer l'entrée et qu'on rentre en fraude, on voit le film mais à la sortie on vous attend et il faut payer le double.

Pour opérer une incursion dans le monde-autre, il est nécessaire de se préparer, de se nettoyer.

Concrètement cela signifie par exemple ingérer des plantes purgatives ou vomitives pour assurer un minimum de désintoxication avant de participer à une séance d'ayahuasca.

La préparation psychologique avec le discernement progressif des motivations de fond permettra de se structurer afin d'accéder à des véritables expériences intégratives.

L'approche du monde-autre doit être guidée par une décision interne de se connaître soi-même et d'assumer l'auto-confrontation qui peut se présenter.

La séance se termine alors par la réunification du sujet, des sensations de paix, de sérénité et de réconciliation.

Pour le toxicomane, c'est au contraire la « descente » qui est difficile et douloureuse lorsque la dissociation enclenchée est ressentie à tous les niveaux de l'être et écartèle le sujet.

Proposer l'arrêt de la consommation sans reconnaître l'intentionnalité implicite de départ fondamentalement saine, même si elle peut prendre ensuite les formes les plus perverses, est une forme de négation de l'élan vital du patient dont l'éveil est indispensable à sa guérison.

En ce sens-là, nous considérons à Takiwasi que le toxicomane a engagé une tentative d'auto-initiation parce que dans nos sociétés occidentales nous avons éliminé les espaces de sacralisation, les espaces initiatiques.

Nous n'avons que des vestiges caricaturaux de l'initiation comme le bizutage des étudiants ou le service militaire où les jeunes « s'initient » (!?) massivement à boire et à fumer.

Les espaces initiatiques ont disparu et bien souvent, malheureusement, ceux qui seraient en charge d'assumer l'accompagnement dans ces voies initiatiques: les prêtres, les maîtres, les professeurs, les philosophes, les autorités de tous niveaux sont souvent les premiers à être désacralisés et incroyants (mécréants au sens originel du mot).

Je crois que c'est le drame actuel.

Dans le contexte de la démission massive des « pères », les passeurs de frontières se font très rares.

Le toxicomane confond initiation et transgression. La transgression nous renvoie toujours cependant à un ordre et c'est à partir du moment où il y a un ordre que cela commence à faire sens.

La liberté ne peut pas être le résultat de la transgression mais au contraire la sujétion volontaire à un ordre universel, qui transcende la singularité de l'individu, et permet d'inscrire sa symbolique particulière dans la cohérence apaisante de cet ordre universel.

La reconnaissance de cet ordre universel invite donc à « courber l'échine » et voilà quelque chose de difficile pour un « peuple à la nuque raide ».

Accepter d'être dépassé implique la reconnaissance de la transcendance.

Le gourou de service

Dans cette espèce de supermarché contemporain du spirituel, il est cependant recommandé d'être prudent envers toutes les propositions de pseudo-initiation, les véritables sectes et les gourous de tous poils.

Tous ceux qui promettent des résultats rapides sont certainement douteux. Voilà un des critères essentiels pour reconnaître qui est dans la bonne voie ou pas : on ne peut éviter l'incontournable travail sur soi donc évoluer prend du temps et requiert de la volonté et des efforts.

Si une personne a vraiment trouvé un chemin personnel sérieux, cela va se manifester à travers sa compassion active. En effet, si le cœur s'ouvre, on ne peut pas en retenir l'énergie sauf à en tomber malade.

Si quelqu'un tient un discours pseudo-chamanique mais ne manifeste absolument aucune compassion envers quiconque, on peut être assuré qu'il raconte des histoires.

Il se les raconte d'ailleurs peut-être à lui-même pour commencer. Un faux maître est celui qui cache (et souvent « se cache ») des motivations contraires à son discours. Il est donc recommandé à moment donné de cesser d'écouter les mots et observer froidement celui qui prétend être un guide.

Le sujet peut-être possédé par son propre inconscient et alors hautement convaincu de ce qu'il avance et donc hautement convainquant.

Comment gère-t-il sa vie affective, sexuelle, familiale ? D'où il tire-t-il son argent ? Qui le suit et comment sont ses élèves, compagnons ou disciples ? Est-il sensible aux louanges, flatteries ? Supporte-t-il la contradiction ? Y a-t-il des auto-justifications à ses « transgressions » du fait qu'il est maître ? Y a-t-il un intérêt sexuel, économique, narcissique (reconnaissance, gloire..) sous-jacent à ses actes ? Est-il difficile d'obtenir de l'information sur sa façon de vivre ? Y a-t-il un culte du secret ? Les réponses à ces questions permettent une approche plus assurée et fiable du « maître ».

Le risque zéro

Autre tentation contemporaine, celle du « risque zéro ». On ne peut pas évoluer soi-même dans l'absence de risque. Il n'y a jamais de sécurité absolue quand on entreprend une démarche : il y a toujours un risque et c'est le risque de la foi. On ne prend pas un risque parce que l'on est sûr de gagner, mais si on ne prend pas le risque de perdre on est paradoxalement sûr de perdre à 100 %.

Si on ne prend pas le risque de perdre, on ne prend pas celui de gagner : vérité incontournable.

Il y a une nécessité absolue de prendre des risques sages sans les confondre avec la témérité.

Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi. Le risque sage demande de l'intelligence, du bon sens, et de décider en concordance avec son cœur.

Penser que l'on puisse faire un cheminement sans risque est proprement insensé. Un cadre balisé d'où est exclu le risque garantit la stagnation, la pétrification sinon le recul.

A chacun d'évaluer jusqu'où aller et quel genre de risque prendre.

Les Évangiles soulignent que ce qui peut être davantage reproché à l'être humain est la tiédeur.

On ne vous reproche pas d'être froid ou d'être chaud on vous reproche d'être tiède. Le moment de la hardiesse, ce sursaut de la foi toute nue, de l'élan d'innocence qui naît d'un cœur sincère instaure ce risque intelligent.

C'est lui qui parie sur l'issue par le dépassement vers le haut, où l'on transcende ses propres peurs, les limites de son propre univers, pour s'intégrer et s'épanouir dans un ordre symbolique englobant, dilatant.

Si l'on croit pouvoir échapper à cette obligation de croissance, cette aspiration vers le haut, de toute façon notre corps va nous rappeler à l'ordre tôt ou tard au risque fou de nous induire à une contre-initiation par le bas, dans l'ordre désagrégant, dissolvant du fusionnel et de l'indifférencié.

L'initiation s'imposera alors à travers la maladie, un accident, une épreuve personnelle, un trouble émotionnel ou psychique...

Rappelons encore que toute démarche doit se faire dans un cadre symbolique de contention et d'intégration. La mise en parole est essentielle pour les occidentaux qui ont besoin de parler pour intégrer. Il nous est toujours dangereux de demeurer dans l'auto-référence.

Nous avons besoin de rendre nos explorations intelligibles, compréhensibles et acceptables pour nous-mêmes et notre entourage.

Cela doit être permis par la guidance sage d'un maître et assis sur une décision claire d'un travail sur soi long, patient, rigoureux.

A mode de conclusion : la quête de la liberté

Face aux conceptions du monde apparemment opposées et structurées sur *la notion d'amour et de justice*, le défi qui se pose actuellement est celui de la fécondation de ces deux approches pour découvrir *les horizons de la liberté*.

Si on ne se donne pas véritablement la peine de la quête de la liberté intérieure, dans une dimension de transcendance spirituelle, on prend le grand risque de la chercher dans la matière.

Chemin qui aboutit à la toxicomanie, au sexe à outrance, à la grande bouffe institutionnalisée, à toutes les formes d'excès de consommation et de formes de l'avoir, bref au danger du libertinage confondu avec la liberté.

La liberté est un signe d'air (Verseau) qui implique une ouverture vers le spirituel.

Le caprice c'est la capper (Capricorne), signe de terre, la fausse liberté recherchée dans le monde sensible.

La liberté ne peut trouver sa pleine réalisation que dans une dimension spirituelle, celle qui inspire l'être, dilate le cœur, suscite l'enthousiasme (in-theos).

Qui dit liberté dit ouverture du cœur, le lieu de notre souffrance, de notre crucifixion mais aussi le lieu de notre réalisation, de l'échappée libératoire de l'avoir vers l'être.

Être libre, c'est être livré : encore faut-il savoir à quoi l'on va se livrer !

Plus on sera libre de cette liberté intérieure, plus on sera contraint par les exigences qui en découlent.

Donc la liberté est l'opposé de la devise très à la mode du « n'importe quoi, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où ».

Elle implique au contraire de faire les choses clairement, dans une décision précise, de façon rigoureuse, en concordance avec soi-même et sa vocation profonde.

Réduire progressivement le champ des possibles, par reconnaissance volontaire et éclairée des exigences de son appel intérieur, et implicitement le sacrifice de ce qui n'est pas son destin, veut dire être de plus en plus libre.

Voilà ce que je désirais vous apporter, je vous remercie de votre attention.

CENTRE TAKIWASI

« Centre de Réhabilitation de Toxicomanes et de Recherche sur les Médecines Traditionnelles »

Jr. Prolongación Alerta No 466

Tarapoto Pérou

Tel. +51-(0)42-52 54 79, Fax. +51-(0)42-52 28 18

takiwasi@takiwasi.com

www.takiwasi.org

